

Gérard Lamarque

Voyage dans la peau  
d'un autre



# 1.

## Préface

Le cerveau humain est toujours un mystère pour la science. Certaines facultés, comme vision du futur, déplacement de l'esprit, voix intérieure, ne sont pas reconnues exactes mais classées dans les désordres psychiques. On sait que la CIA a fait des recherches sur la vision à distance qui ont donné des résultats intéressants. On peut se douter que les recherches sur le cerveau n'ont pas dû cesser depuis. Mais où en est-on actuellement ?

La conscience, qu'est-ce que c'est ? Notre identité, la somme de nos connaissances, ou bien, plus que cela ? Je dirai que c'est un ensemble de particules intelligentes qui traversent le temps et l'espace.

Ce que l'on peut dire, c'est que notre cerveau est une antenne cosmique, encore faut-il savoir s'en servir ou avoir des facultés paranormales. Certaines personnes en ont. Ce que je peux vous dire, c'est que cela fonctionne, j'en ai fait l'expérience, voir certains événements avant qu'ils ne se produisent ou le déplacement de son esprit. Si quelques fois ils nous arrivent de reconnaître des lieux en les visitant pour la première fois, une sensation de déjà-vu, c'est que notre esprit s'est déplacé avant pendant notre sommeil sans que nous en gardions le souvenir.

Comment pourrait-on définir l'avenir ? Ce serait comme un

animal qui, dès qu'on le regarde, s'enfuit et lorsqu'on le quitte des yeux, il peut revenir et reprendre le cours des choses. L'avenir est déterminé par des actions humaines qui elles sont déclenchées par de fortes pensées et bien souvent collectives. C'est elles qui sont la source de la construction du futur. Tout cela se passe dans un univers parallèle invisible et microscopique.

Pour quelle raison voit-on certains événements avant qu'ils se produisent ? Ils seraient programmés à l'avance, car déclenchés par de fortes énergies et deviendraient inéducables. Pour quelle raison arrive-t-on à les voir avant ? Des messages d'un monde parallèle. En existe-t-il un ou plusieurs ? Il n'y a aucun doute.

Notre conscient, c'est le pilote et il s'agrippe à ce monde physique et il n'admet que ce qu'il voit et comprend. L'homme se perdra toujours dans cette réalité physique à la recherche de ce qu'il est, mais la réponse est sûrement dans l'infiniment petit qui fait partie d'un grand tout. Il égrène et consomme le fruit de son temps sans comprendre qu'il est lui-même le temps. Telle une particule qui peut se trouver en deux endroits différents ; il n'est et il n'est plus. Une alchimie exotique d'un ordre établi.

Et pour ce qui est de notre passé, comment ça marche ? Si on peut voir notre futur, certes, à quelques rares occasions, on doit pouvoir aussi accéder à notre passé : si la science à l'heure actuelle nous dit que l'on pourrait voyager dans le futur à condition d'avoir un vaisseau assez rapide. Alors, pour ce qui est du passé, cela doit être la même chose et de plus, on sait que celui-ci existe et qu'il agit et a des répercussions sur notre présent. Voilà qui est logique, ce que nous sommes est la continuité de ce que nous avons été. C'est dans cette optique et sans prétention que j'ai écrit ce petit roman qui, il me semble, se rapprocherait d'une fiction réaliste. Notre corps physique est un véhicule qui sert à nous matérialiser et à nous mouvoir dans ce monde. Il pourrait être remplacé par une matière synthétique qui durerait bien plus longtemps et peut-être que des civilisations extraterrestres en sont dotées. C'est sans doute une utopie pour la science, mais c'était la même chose pour les robots il y a

quelques décennies mais qui, à l'heure actuelle, sont proches de la réalité et seront bientôt capables de nous dépasser.

Nos rêves bizarres et incompréhensibles sont le reflet de notre état physique et mental, et certains nous envoient des messages. Mais si nous adoptons une bonne attitude mentale et savons écouter, nous pouvons être transportés dans une histoire et la vivre, et surtout, nous en souvenir. Se substituer dans la peau de quelqu'un d'autre et vivre les événements. Notre inconscient nous dirige, car c'est lui qui est à l'origine de nos intuitions, celui qui nous donne la réponse à nos tracas et nos problèmes. Durant la Seconde Guerre mondiale, beaucoup de soldats se sont confiés à leurs compagnons, car ils savaient qu'ils ne reviendraient pas, ce qui s'est avéré juste dans la plupart des cas. Si nous avons la conscience plus éveillée, nous pourrions voir le monde avec des yeux différents, c'est-à-dire voir au-delà du commun des mortels.

On se demandera toujours pourquoi certains rêves sont presque réels et avec une sensation de les avoir vraiment vécus. Tout simplement parce qu'ils se passent dans une autre réalité. Il est possible que ce soit l'inconscient collectif qui est sûrement la source de notre monde physique réel et unique pour nous. Bien que notre monde actuel nous soit indispensable, l'autre monde invisible l'est sûrement encore plus. La mémoire du monde est bien stockée quelque part comme une vaste bibliothèque, il suffirait de consulter la période qui nous intéresse et c'est là où on peut se dire que le temps n'existe pas. Et tout cela se ferait le temps d'y penser, c'est l'univers de l'hyper conscience.

Le monde physique, c'est la victoire de l'ego (égoïsme, vanité, cupidité, orgueil et luxure), tout cela est obscur et nous empêche de voir une certaine réalité.

Nous sommes ancrés dans ce monde physique, celui du conscient, mais est-ce que nous pouvons franchir cette barrière qui nous sépare de l'autre monde invisible ? Voilà une question qui est sûrement sans réponse, mais est-ce que nous nous sommes posé cette question ? Et lorsque vous serez devant cette porte, aurez-vous le courage de l'ouvrir ? Pour certains, ils y seront directement plongés sans savoir ni comment ni pourquoi :

prédisposition, prédilection, ou je ne sais quoi d'autre, allez savoir.

Sommes-nous sûrs que notre inconscient ne subit pas d'influence extérieure à notre insu ?! Ces suggestions extérieures ne vont-elles pas agir sur notre réflexion et nos décisions, ainsi notre destinée serait sans doute tracée ? De même que nous subissons l'influence des atomes cosmiques des planètes de par leur position et leur distance. Qu'est-ce qui détermine le choix que nous faisons ? Au fond de nous-mêmes se cachent des objectifs que nous voulons réaliser sans bien souvent savoir exactement ce qu'ils sont, mais quelque chose nous pousse vers eux. Pourquoi prenons-nous une direction et pas une autre, certaines décisions ou conseils ? Quelles sont les influences qui agissent ? Nous pensons le faire consciemment, mais est-ce vraiment le cas ? N'y a-t-il pas quelque chose d'autre d'ordre métaphysique (entité) ? On peut même s'imaginer que certaines personnes influentes et dirigeantes ont eu la conscience remplacée par une entité extraterrestre. Car on peut penser sans être sûrs qu'il existe dans notre vaste univers de civilisations bien plus avancées que la nôtre et qui, sans aucun doute, auraient percé les mystères de l'esprit. Ils auraient ainsi la faculté de se transporter dans n'importe quel endroit de l'espace et de contrôler des êtres humains sans que l'on puisse déceler la moindre anomalie.

Et que penseriez-vous si je vous disais qu'Hitler était contrôlé par une entité maléfique ? Après tout, comment un homme normal pouvait-il être aussi cruel et sans aucune pitié ni compassion, et surtout capable d'entraîner d'autres personnes dans sa folie ?

Si on devait définir le bonheur, ce serait un état psychique et physique au-dessus de la moyenne, et tout le reste ne serait qu'une imitation temporaire. Mais ce bonheur-là, on ne pourra en connaître la saveur sans y avoir goûté. On ne peut pas savoir sans connaître ce que l'on ne connaît pas. Nous avons sûrement tous des prédispositions pour acquérir cette supra conscience, mais quelque chose nous empêche d'avancer comme si on avait les pieds dans la boue.

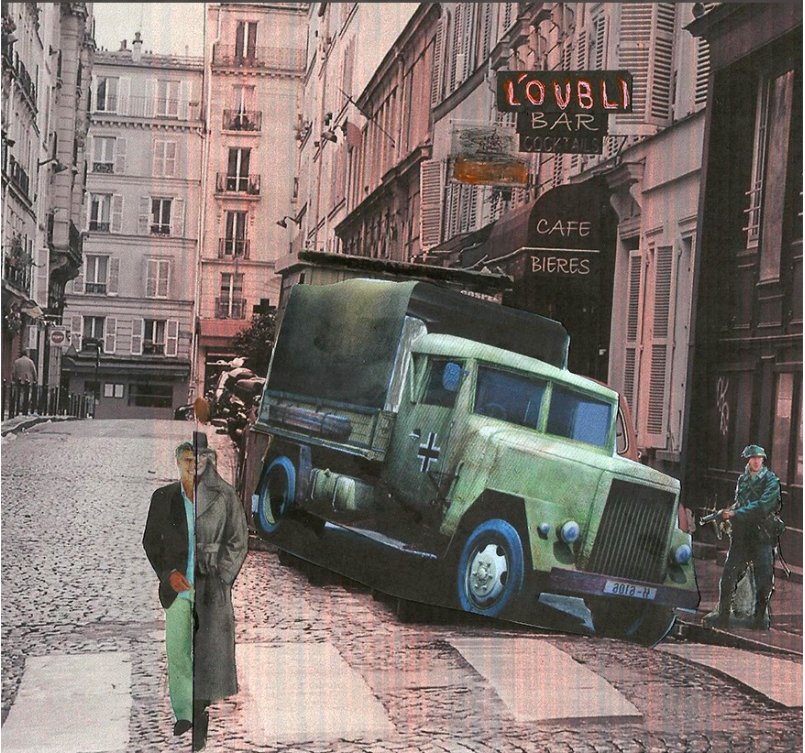
De nos rêves surgissent des choses, des lieux et des situations auxquels nous n'aurions même pas pu imaginer. On dit que le cinéma, c'est du rêve, mais le vrai rêve, c'est celui que l'on vit soi-même, celui qui fait oublier la réalité. Il est possible qu'un jour, le vrai cinéma nous déconnecte de la réalité, semblable à une immersion dans un autre monde. Peut-être, grâce à des moyens sophistiqués.

Et maintenant, imaginez-vous pouvoir vous mettre dans la peau de quelqu'un du passé et revivre des événements, ultime sensation, voyage extraordinaire, émotion intense, sans en subir les inconvénients, le pied en quelque sorte. Mais n'est-ce pas ce que fait notre double astral à la moindre panique pour certains, ou lors d'une situation ultra-critique, comme un accident ou une opération ? Preuve que notre physique n'est qu'un véhicule.

Réalité ou fiction, c'est à vous de voir.

GÉRARD LAMARQUE

VOYAGE dans  
la PEAU d'un AUTRE





## Voyage dans la peau d'un autre



Simon

Quelque part en région parisienne, Simon Lebel est un jeune homme dernièrement arrivé de sa petite ville du Sud-Ouest. Il a envie de découvrir de nouveaux horizons, voir la capitale, des lieux uniques avec leur monument. Il se passionne pour tout ce qui est insolite, la science-fiction et le paranormal. Après plusieurs semaines et des emplois successifs, il se rend compte que sa situation n'est pas tout à fait celle qu'il avait imaginée. Il faut dire que côté financier, ce n'était pas le top, un loyer à payer et tout le reste. Il réalisa que rien n'était facile et sans argent, sa situation était malgré tout assez précaire, d'autant plus qu'en ce moment, il n'avait pas de travail. Et question petite amie, c'était la Bérézina, sûrement que l'état psychologique dans lequel il se trouvait devait affecter la vision de la gent féminine à son égard. Brun aux yeux bleus, 1 m 70, il devrait séduire, mais son caractère un peu introverti était un handicap. Il méditait assez souvent et cela lui procurait une relaxation et une récupération physique et psychique, un certain confort intérieur.

En cette journée de 2016, il est 19 heures, il gravit les marches de son immeuble, il habite au troisième étage. Malgré ses 25 ans, il accuse quand même un peu de fatigue, car il est parti le matin très tôt à la recherche d'un emploi. Il était prêt à prendre n'importe quel travail pourvu que celui-ci soit correct, ainsi que sa rémunération. Le moral au plus bas, il avait pris pas mal de transports en commun pour se rendre à des convocations. Mais manque de chance pour lui, il n'avait pas assez de compétences, ou bien la place n'était plus vacante. C'est alors qu'il s'allongea sur son lit, son moral était loin d'être au beau fixe, « déprimé » serait le mot le plus juste.

C'est là que son histoire fantastique commence.

# Chapitre 1

## Rencontre avec Marie

Il se réveilla et ouvrit les yeux :

« Tiens, le plafond, bizarre, on dirait qu'il est gris, rien à voir avec le blanc habituel, ainsi que cette tapisserie vieillotte à fleurs qui fait contraste. Et qu'est-ce que je touche ? On dirait un cul. Merde, quelqu'un est dans mon lit. On me fait une blague, une caméra cachée ? Je vais doucement sortir de ce vieux lit en ferraille. Ah ! Du vieux parquet, pas terrible. Ce coin toilette, c'est pas du luxe. Putain, je suis où ? Merde, je rêve, je vais me réveiller, qu'est-ce qu'il m'arrive ? C'est sûrement un cauchemar. Tiens, il y a un lavabo, je vais me passer de l'eau sur le visage, c'est pas la première fois que je fais un mauvais rêve. Ce lavabo, c'est pas le dernier cri. (De forme carrée, blanc cassé, un simple robinet avec une commande horizontale à quatre branches, une antiquité qu'il avait déjà remarquée dans des vieux immeubles vétustes.) »

– J'aime pas les antiquités.

Puis c'est le choc, il venait de se regarder dans le miroir, son cœur se mit à battre à plein régime.

Il resta plusieurs secondes ou minutes sans penser à rien car à cet instant, pour lui, le temps avait fait une pause. Il eut un léger pincement au cœur, le choc de l'émotion qui était plutôt une panique était trop fort. Il palpa son visage qui n'était pas

celui qu'il connaissait, des yeux différents, légèrement dégarnis sur le dessus du crâne, le nez droit à la grecque, le teint un peu pâlot. Il commença à réaliser et reprit ses esprits doucement, résigné, ce qui ne faisait pas partie de ses habitudes, il pensa aussitôt, avec qui avait-il partagé sa couche ?

« C'est qui dans le lit ? J'espère que c'est pas un mec. Allons voir, je vais me glisser, ouf, c'est une gonzesse, on dirait qu'elle n'est pas mal, elle bouge, elle tripote mon sexe, te gêne surtout pas ! Elle se retourne ; mince, elle est charmante et en plus, elle embrasse comme une reine, même si cela ne m'est jamais arrivé. Je suis au garde à vous, tu parles, elle me fait de l'effet. Wouah ! C'est un vrai aspirateur et quelle vigueur ! Et son petit cul, il est ferme, c'est vraiment le pied, j'adore ses cheveux noirs bouclés qui me caressent le visage. Je suis sans doute dans un rêve et je n'ai pas envie d'en sortir. Elle pousse des soupirs de contentement, c'est top. Je vais continuer sur ma lancée, elle est super sensuelle. Ça fait déjà 20 minutes, comme le temps passe vite. »

– Ça va, toi !?

Il se mit à penser : « Tiens, elle me parle, si ça va, y a pire, même si je ne sais pas où je suis, en tout cas, toi, tu sais tenir la barre. »

– Bonjour, belle inconnue !

– Tu fais de l'humour romantique ce matin ! D'une voix douce qui émerge lentement.

Elle est allongée, des formes et des proportions, juste ce qu'il faut. Un joli petit minois, je pense qu'elle ne doit pas avoir plus de 25 ans, je n'ai qu'une envie : remettre ça. Allez, pas d'hésitation, ça s'emboîte à la perfection.

– Tu sais que dans 20 minutes, il faut que je sois au turf ?

– T'inquiète pas du retard, cela arrive à tout le monde.

– Ça, pas question ! (Elle a du caractère.)

– OK, j'ai fini.



Marie

– T'inquiète pas, on remet ça ce soir, je vais me préparer.  
(Elle ne perd pas de temps, elle est déjà rendue dans le coin toilette.)

– Tu fais quoi au juste ?  
– Ma toilette, quelle question !  
– Je voulais dire dans la vie.  
– Dis donc, tu joues à quoi ce matin ? Je n’ai pas trop le temps de m’amuser.

– Si je te dis que je ne me rappelle plus rien, que j’ai un trou de mémoire et que c’est flippant.

**Elle** : Je ne te crois pas trop et ce « flippant », ça veut dire quoi ?

– Ça veut dire que j’ai un peu peur et que je ne sais pas où je suis et qui je suis.

**Elle** : Tu me fais marcher, mais je te sens bizarre ce matin !

– Crois-moi, je suis très sérieux.

**Elle** : C’est inquiétant et te connaissant, je sais que ce n’est pas ton style, et vu le contexte actuel, je dirai inapproprié. Tu ne te rappelles vraiment rien ?

– Non, absolument rien.

**Elle** : C’est grave, mais tu n’as pas oublié comment on fait l’amour, c’est déjà ça.

– Ça, ce n’est pas une chose qui s’oublie.

**Elle** : Je t’explique, les Boches, l’Occupation, ça te dit ?

– Oui, mais quelle année ?

– 1943, j’ai l’impression que tu es complètement paumé.

– Tu l’as dit.

– Je te signale qu’on est en 1943 et que les Boches sont partout et je pense que toi, tu fais partie de la Résistance, car tu ne me dis rien et je ne sais pas ce que tu fais.

– Tu veux rire, on est en 43 !?

– Si tu ne me crois pas, regarde par la fenêtre.

(Effectivement, j’écarte le rideau et j’aperçois un véhicule allemand comme j’en avais vu dans les films). Incroyable !

– Pourquoi tu dis que c’est incroyable ? Malheureusement, c’est la réalité. C’est plus grave que je pensais, tu sais au moins comment tu t’appelles ?

– Justement non.

Elle s’assit au bord du lit avec lui.

– Là, c’est grave, fit-elle, en lui prenant la main, moi, c’est

Marie James et toi tu te nommes George Marin. Je suis serveuse au bar-restaurant en bas de la rue et on se connaît depuis 6 mois. Comme je t'ai dit, je ne connais pas tes activités, mais tu rencontres souvent un dénommé Rex.

**George :** Et on couche souvent ensemble, si ce n'est pas indiscret ?

**Marie :** Oui, quelques fois, mais comme des fois, tu disparais pendant plusieurs jours sans fournir d'explications, je suis obligée de prendre mon mal en patience, mais ceci dit, entre nous, ça va bien.

**George :** Tout ça, c'est bien mais j'espère que je vais repartir.

**Marie :** Où ça ?

**George :** Façon de parler, retrouver la mémoire.

**Marie :** Écoute, moi, il faut que j'aille travailler, je te laisse la clé de la chambre, tu fais le point, tu sors, tu te promènes, cela t'aidera peut-être à te rappeler, mais je te conseille d'être prudent car moins on en dit, mieux on se porte.

**George :** OK, on se retrouve au bar.

Après le départ de Marie, il ressentit un vide dans cette chambre, il avait envie de repartir dans son époque mais cette fille était super et ma foi, il se dit que rien ne presse car il ressentait cette émotion qui montait en lui. De toute façon, il n'avait pas le choix, repartir ou pas, qui décidait et pourquoi était-il là ? Et puis, tout ça était-il bien réel ? Sensation étrange comme s'il avait été transporté dans une dimension décalée, comme s'il évoluait dans une espèce de brouillard à la visibilité limitée. C'est sûr, quelque chose ne tournait pas rond.

Il se sentait enfermé dans une espèce d'aura sans savoir quoi, comme si quelque chose l'empêchait d'en sortir, une sorte de claustrophobie. Il était en quelque sorte prisonnier de tout ce qu'il voyait autour de lui, piégé dans ce contexte. Néanmoins, rien ne l'empêchait, semble-t-il, de se diriger où il voulait.

Le trou de mémoire dont il était victime, par la force des choses, lui avait permis de garder son secret, il n'allait pas dire à la belle Marie qu'il venait du futur, elle ne l'aurait sûrement pas

cru.

Il découvrit ses vêtements pliés avec soin sur le dossier d'une chaise, un pantalon gris, une chemise rayée, une veste pied-de-poule, ce n'était pas la dernière mode. Seules les chaussures noires cirées étaient d'un bon style et il y avait le chapeau pour lui donner un chic et une certaine élégance.

Il fouilla les poches de sa veste et sortit sa carte d'identité rustique et usagée ; effectivement, il s'appelait George Marin, né en 1912, adresse : 28 rue, des Chapeliers. Il y avait d'autres papiers avec des numéros, il jouait peut-être aux courses, des tickets d'entrée. Un trousseau de clés, possible que ce soit celui de son domicile, à voir. Il se regarda encore une fois dans le miroir pour contempler sa nouvelle apparence, il se dit que ma foi, cela aurait pu être pire, 1 m 72 (la taille marquée sur la carte), brun les yeux bleus. Il scruta la chambre, le vieux parquet ciré d'une couleur vieux chêne défraîchi. La fenêtre ainsi que le plafond étaient d'une hauteur au-dessus de la normale qu'il connaissait. La fermeture, il n'en avait jamais vu comme celle-là, apparente et rudimentaire. La tapisserie n'était pas mieux à la couleur fade et passée, tout cela lui faisait un peu froid dans le dos. Il se demandait pourquoi il était là, était-ce un rêve. D'habitude, on en sort suite à une grande peur ou à une situation critique, une sensation où l'émotion est si intense qu'elle nous extirpe du sommeil avec le rythme cardiaque élevé. Mais là, c'est différent, rien que le fait que je me pose cette question : « Est-ce que je ne ferais pas un rêve dans un rêve ? »

Il descendit l'escalier en bois légèrement fendu en certains endroits en se tenant à la rampe en vieux fer forgé. Chaque pas déclenchait un grincement comme si les marches gémissaient qui voulaient sous-entendre : « Faites attention, je ne suis pas de la première jeunesse. » Il mit enfin le pied sur le sol granité du rez-de-chaussée sombre, éclairé par le verre frappé de la lourde porte en bois bleu clair délavée. Il tourna la poignée ronde dorée et la tira vers lui, la clarté envahit aussitôt l'entrée laissant entrevoir un trottoir quelque peu déformé. Une fois sorti, la première chose qu'il remarqua, c'était le calme assez curieux et insolite, il n'était pas habitué à cela. Une voiture passait de temps en temps,



une 202 sûrement, enfin quelque chose de ce genre, il ne s'y connaissait pas trop. Quelques personnes marchaient d'un pas déterminé, il s'arrêta un moment pour contempler ce spectacle, revenir soixante-dix ans en arrière n'est pas donné à tout le monde.

Certains historiens donneraient cher pour cela, et d'autres ne voudraient certainement pas revivre certains événements. Quel contraste que de replonger dans cette ambiance, ces immeubles avec ces persiennes, des pavés, il s'attendait à voir un bâtiment moderne, mais rien. Il fit semblant de plonger son regard dans une vitrine de vêtements pour ne pas attirer l'attention. Après tout, on ne sait pas qui est qui et il se rappelait le conseil de Marie. Il croisa des soldats allemands qui n'avaient pas l'air bien méchants à l'apparence tranquille dans leur uniforme identique à ceux qu'il avait pu voir au cinéma, mais sûrement qu'il ne faut pas se fier aux apparences. Un contrôle inopiné et tout peut basculer ; après tout, il ne savait pas vraiment qui il était. D'après ce qu'il savait, les films, les documentaires, la Gestapo et la police de Pétain, ce n'était pas trop rassurant. Il avait quand même une longueur d'avance, il était prévenu mais cela ne faisait pas tout. Il était dans la peau de quelqu'un qu'il ne connaissait pas et il ne savait rien, il improvisait, c'était la découverte, il fallait être sur ses gardes. Il fit quelques pas de plus et se retrouva à un croisement, il s'engagea à droite en prenant soin de mémoriser le nom de la rue qu'il allait quitter, il leva les yeux pour lire « Fraternelle » sur la plaque. Ce nom lui était inconnu tout comme le nom du bar qui s'appelait L'Oubli où travaillait Marie. Tout en marchant, il se rendit compte qu'une force montait en lui, une sensation électrisante et existante qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Ses sens tout à coup étaient décuplés comme s'il avait une vision d'ensemble de son environnement proche. Peut-être que cet état de choses était la conséquence qu'il venait d'une autre époque. En tout cas, ce n'était pas déplaisant et cela le réconfortait un peu.

Malgré tout cela, il était un peu démoralisé, toute cette ambiance était un peu vieillotte pour lui. Ce n'était pas le genre

d'environnement dont il se délectait.

Il aurait aimé se retrouver dans le futur, voir comment se passe l'évolution, les nouvelles technologies, peut-être qu'il y aurait des voitures volantes et bien d'autres choses à découvrir, cela aurait été le pied. Suite à cette rêverie momentanée, il fit quelques pas dans cette nouvelle avenue, il aperçut sur la devanture d'un grand immeuble deux grands drapeaux rouges à croix gammée noire, il en déduit que c'était un genre de kommandantur. Cette vision étonnante était loin de lui inspirer confiance. Réflexion faite, il décida de rebrousser chemin, il valait mieux retrouver Marie pour en savoir plus.

Arrivé devant le bar, il poussa la porte en saisissant la grande poignée oblique, son regard se porta en premier sur le carrelage blanc grisonnant. Des chaises en bois, des tables dans le même style ainsi qu'un comptoir avec une rampe métallique qui le ceinturait. Pas surpris de voir du mobilier d'époque, pas mal de fumée, sûrement pas encore de pénurie de cigarettes et pour ce qui est de la pollution, ce n'était pas à l'ordre du jour. Son esprit se mit tout à coup à penser à ces gens qui devaient prendre conscience de l'instant présent et devaient se dire qu'il fallait en profiter au maximum. Il pouvait deviner aisément que les restrictions et certains manques faisaient que ces personnes devaient apprécier la vie à un niveau plus élevé que sa vie actuelle de 2016. Il se dirigea vers le bar, il s'assit sur un tabouret entre deux personnes.

Il y avait un homme, la quarantaine, qui servait derrière le bar, sûrement le patron et aussi Marie, elle s'approcha de moi et me dit : « Un martini, comme d'habitude ». Je lui faisais un signe de tête et elle me servit dans un de ces verres à pied avec deux galbes bien spécifiques de cette époque, elle me fit un clin d'œil au passage qui me réconforta. Je regardais ma montre : 9 h 30, je me suis dit que l'alcool commençait de bonne heure. Je bus une gorgée qui me procura un réel plaisir, car j'avais soif tout en dévorant ce décor tout nouveau pour moi. Je percevais quelques paroles à côté de moi qui surgissaient de ce bruit de fond sans chercher à comprendre. Entre deux gorgées, d'un

regard furtif et panoramique, je scrutais les personnes, leur tenue vestimentaire, leur comportement, me sentant comme un étranger largué au milieu d'une scène d'un autre temps. Je réalisais que je me fondais moi-même dans le décor dans la peau de George avec ses vêtements.

Je supposais que tous ces gens faisaient partie des habitués et on devait faire attention à ce que l'on disait et aux oreilles qui traînent. Néanmoins, rien ne laissait penser que l'on était sous l'Occupation, aucun indice ne le laissait paraître.

Un homme me tape sur l'épaule ;

– Ça va, George !?

Surpris, je réponds « Oui » et par réflexe, mon regard croise celui de Marie, et je comprends que d'après le sien il faut que je sois prudent.

– Alors, qu'est-ce que tu deviens depuis le temps et ces événements ?

– Tu sais, lui répondis-je, ça va et ça vient, ne sachant pas quoi répondre. C'est quoi ton nom déjà, excuse-moi, j'ai oublié.

– André Dumon, tu as pris un coup à la tête, ma parole !

– Oui, c'est un peu ça, j'ai reçu un choc dernièrement (je réponds n'importe quoi).

Marie interrompt notre conversation :

– Téléphone pour toi, George ! Derrière le bar (elle venait de lui sauver la mise). Je répondis à André :

– Excuse-moi, on se revoit un de ces jours.

Marie me fait signe et m'accompagne à la cabine, elle me tend le combiné et me dit :

– Fais semblant, je m'occupe d'André.

Quelques minutes plus tard, je me sentais un peu désespéré.

– Ça y est, fit Marie, tu peux sortir, il est parti.

– Qui est-ce, André ?

**Marie** : Sûrement une ancienne de tes connaissances qui a mal tourné, on le soupçonne de travailler pour la Gestapo.

– Est-ce que je suis dans le collimateur de la Gestapo ?

– Oui et non, c'est une longue histoire, ton problème, c'est

que tu ne te souviens de rien, ce serait plus simple que tu retrouves la mémoire, tu vas te mettre dans l'embarras et je ne sais pas quoi faire et que te dire, tout le monde est méfiant. Tu devrais aller te reposer, je te rejoins, j'ai ma pause dans 30 minutes.

– OK.

Aussitôt, il poussa la porte pour aller dans la chambre en face, c'est là que deux hommes surgissent de chaque côté en lui empoignant les bras fermement. Il eut aussitôt un réflexe nerveux ne sachant ce qu'il lui arrivait, la chaleur due à l'émotion lui était montée au visage. Ces deux inconnus étaient apparus sans crier gare.

– Qu'est-ce qu'il se passe !? D'une voix pleine d'émotions qui avait peine à sortir de sa bouche.

– Ne t'inquiète pas, suis-nous, on veut juste discuter.

L'un des deux avait craché ça d'un ton ferme et abrupt, ce qui voulait sous-entendre : N'attends pas une réponse dans l'immédiat !

Les deux inconnus à la mine taciturne et peu bavards l'entraînaient d'un pas rapide. Au bout de quelques mètres, ils s'engouffrent dans une impasse. Les deux avaient le pas actif et George suivait le mouvement ; arrivés devant une porte cochère, celle-ci s'ouvrit où d'autres hommes l'attendent l'air sérieux et décidé, jeunes à l'allure simple.

George commence à se sentir mal à l'aise. Un des hommes qui était sûrement le chef commença à tourner en rond devant lui, il paraissait nerveux ; en même temps, deux autres le ligotent sur une chaise. Il fit un tour d'horizon rapide de la pièce et s'aperçut qu'il était dans une remise.

– L'homme devant lui s'exprima :

– Je suis Rex et toi, qui es-tu ?

Celui-ci était d'une stature moyenne, 1 m 70 environ, un chapeau, un blouson, l'air vif, les yeux marron perçants et déterminés. Il n'avait pas l'air de mâcher ses mots, plutôt dire qu'il était direct et allait droit au but.

George, étonné de cette question, se demandait si c'était du lard ou du cochon, ne sachant quoi répondre et sans comprendre qu'il allait faire une gaffe, répondit promptement :

– Je suis George Marin, bien sûr, j'ai perdu la mémoire et je ne me rappelle même pas qui je suis.

(Il commençait, comme on dit, à avoir les jetons et son cœur avait mis un coup d'accélérateur.)

Entre lui et Rex se tenait un grand costaud imposant et intimidant avec le regard pénétrant.

Quatre autres personnes étaient plantées autour de lui et le fixaient.

– Tu nous prends pour des demeurés, on ne perd jamais totalement la mémoire, cela ne s'est jamais vu, alors je renouvelle ma question : Qui es-tu ? En insistant, car la réponse pour lui n'était pas convaincante.

**George :** Je voudrais bien le savoir.

Max, pragmatique, fit un signe de tête au grand costaud qui lui envoya un coup direct de sa droite aussi vite que George n'eut pas le temps de voir le poing de Louis arriver, ce qui le mit K.-O. C'est alors qu'il se sentit transporté comme si son cerveau perdait pied et partait dans l'espace.

Il sursauta en se réveillant et s'assit sur son lit, il regarda autour de lui, il était dans sa chambre en 2016, il resta deux bonnes minutes sans bouger pour se remettre de ses émotions, il était bien rentré chez lui. Ce qu'il venait de vivre était tellement fort qu'il en était tout retourné. Il était sceptique, pourtant, il avait une douleur sur le côté droit de la mâchoire. Il alla se regarder dans le miroir, il était bien redevenu lui-même mais effectivement, il avait un joli bleu. Il commença à se poser des questions : Comment se fait-il qu'un rêve lui procure une douleur et surtout un bleu ?

Il se remit au lit et s'allongea, perplexe, en repensant à ce rêve. À cette fille Marie qui ne manquait pas de charme avec ce style des années 30, différente de toutes celles qu'il connaissait. Il se demandait s'il allait se renouveler. Il avait envie d'en parler à quelqu'un, mais à qui ? Il se mit à chercher sur le Net et après

maintes recherches, il tomba sur un site qui l'aiguilla vers un parapsychologue et en trouva un. Il s'appelait Jean Paul Lignan, un monsieur d'une cinquantaine d'années, spécialiste des questions paranormales et insolites, il était souvent invité pour ce genre de débats dans des émissions télé. Il prit rendez-vous.

Le lendemain, un taxi le déposa devant un pavillon de la banlieue, il pressa le bouton de la sonnette, la porte s'ouvrit et Lignan apparut : Les cheveux grisonnants, d'une taille moyenne, les yeux pétillants, vêtu simplement et l'air décontracté.

– Bonjour, je suis Simon.

– Entrez, répondit Lignan en lui serrant la main.

Celui-ci, curieux d'en savoir plus sur le bref récit de Simon, avait hâte d'en connaître tous les détails.

Il le pria d'entrer, en lui indiquant le chemin du salon où trônaient deux gros fauteuils de cuir ainsi qu'un canapé autour d'une table basse.

– Asseyez-vous, et il poursuivit, je vous sers un café, un thé ?

J'optais pour un café.

Il revint avec :

– Vous m'avez trouvé comment ? poursuit-il.

– Internet, vous savez maintenant, c'est incontournable.

– Oui, il faut dire que c'est un sacré outil de communication, mais dites-moi, vous avez un joli accent du Sud-Ouest, d'où venez-vous ?

– Un petit village à 100 km de Bordeaux, cela ne vous dira pas grand-chose.

– Bien, allez-y, racontez-moi votre histoire, je suis curieux.

Simon se mit à conter sa petite aventure et 30 minutes plus tard...

**Lignan :** C'est stupéfiant, on dirait bien que vous avez fait, comme on dit, un transfert de votre conscience dans un autre corps, mais aussi dans une autre époque et ce qui est extraordinaire, c'est que cela se passe dans le passé. Car comme vous le savez sans doute, on ne peut pas changer le passé. Notre conscience peut être transportée dans une autre personne et subir

des événements sans pouvoir rien y faire.

**Simon** : Je comprends, mais comment expliquer ça ?

– J'avoue que je suis sceptique, je ne doute pas de votre sincérité, mais avouez quand même que c'est dur à croire. Bien sûr, vous avez un bleu sur la mâchoire, mais vous savez que ce n'est pas une preuve. Néanmoins, j'ai relevé les noms que vous avez mentionnés et je ferai des recherches, car si vraiment ces personnes ont existé, elles ont sûrement laissé des traces.

– Oui, certainement, à moins que ce soit des surnoms car à cette époque, ils avaient souvent des noms d'emprunt.

– Oui, je vous l'accorde ; écoutez, si jamais cela se reproduit, n'hésitez pas à me recontacter.

Lignan congédia son hôte sans trop de conviction quant à la suite de cette histoire.

Le soir même, Simon était rentré chez lui après avoir couru toute la journée en quête d'emploi, mais sans succès et surtout, sans réelle motivation. Il était légèrement fatigué, et son moral en berne, l'entretien avec Lignan en était responsable en grande partie. Convaincu que celui-ci n'avait pas tellement cru à son histoire. Il ramassa les maigres restes qu'il restait dans son frigo qui lui suffiraient amplement, car son appétit avait subi les déceptions de sa journée. Il se mit à manger son maigre repas en visionnant la télévision, il ne pensait plus à son rêve mais à ses préoccupations du moment. Après avoir zappé les programmes, il fit le choix d'un bon lit réparateur.

Il ne mit pas longtemps pour sombrer dans un sommeil profond, son cerveau se mit à tourbillonner et tout à coup, il reconnut cette ambiance bien spécifique et particulière, un mélange d'odeurs de cigarettes, d'alcool et bien d'autres qui rôdaient, il était au bar L'Oubli à côté de Rex.

– Alors, qu'est-ce que tu bois, fit celui-ci, tu nous as fait peur ; heureusement, tu as retrouvé la mémoire, le direct de Louis a fait son effet.

Pendant son absence, le vrai George avait pris le relais et avait retrouvé la confiance de Rex.

**George** : Oui, comme tu dis, j'en ai encore la mâchoire qui

me fait mal.

Marie apporta les boissons à la table et lui lança un clin d'œil. George avait toujours ce cliché en tête, il se revoyait avec elle dans la chambre l'embrassant, c'est le booster qui le poussait à rentrer dans le jeu. Il allait devoir découvrir qui il était et quel rôle il jouait ainsi que Rex, pour cela, il allait devoir être perspicace, ce qui n'était pas pour lui déplaire.

– Dis-moi, comment je me comportais lorsque j'ai perdu la mémoire ?

**Rex :** Différent, on ne peut pas dire que tu étais bien bavard, mais maintenant, comme tu sais, avec les Chls, on peut s'attendre à tout, des sosies, par exemple.

**George :** Oui, je comprends ce que tu veux dire et ta méfiance, et quand on voit ce qu'ils ont fait...

**Rex :** À quoi tu penses ?

**George :** Rien en particulier, mais ça va tellement vite. (Il avait oublié que Rex ne connaissait pas l'histoire comme lui.) Au fait, si jamais cela devait se reproduire, évite de me cogner trop fort. Tu sais maintenant que je ne suis pas un sosie, alors sois cool.

**Rex :** Cool, c'est quoi ça ?

**George :** Cela veut dire relax, enfin, compréhensif quoi.

**Rex :** Pigé, mec, au fait, demain soir, tu n'as pas oublié ?

**George :** OK.

Rex s'esquiva le laissant perplexe, il n'en savait pas plus.

Le soir, il dînait avec Marie dans un coin retiré de la salle où il n'y avait que deux tables, ce qui leur assurait une certaine intimité. Ce moment-là, il l'attendait depuis qu'il était revenu dans la peau de George. Il n'avait pas très faim, il ne pouvait pas s'empêcher de la dévisager discrètement, ses yeux marron-vert, sa bouche pulpeuse bien dessinée avec son petit nez légèrement à la retroussette, elle dégageait un charme fou.

Alors, fit-elle, tu te sens mieux, tu m'as fait peur, c'est arrivé comme ça sans prévenir.

**George :** Je te cache pas que je suis surpris, moi aussi. Dis-moi, je vais te poser des questions, ne sois pas étonnée mais j'ai



encore quelques passages flous.

**Marie :** Oui, je comprends mais tu sais, je ne vais pas pouvoir t'en apprendre beaucoup, car je ne connais pas grand-chose de ta vie, mis à part que je sais que tu te réunis souvent dans la salle qui est derrière avec Rex et quelques autres. Je ne me pose pas de questions, c'est une règle.

Le lendemain, il avait passé la nuit avec Marie, celle-ci avait fait ce qu'il fallait pour que George retrouve ses repères et quoi de mieux qu'une nuit d'amour qu'il avait attendue avec impatience.

Il passa la journée à s'occuper tant bien que mal, dépourvu de l'emploi du temps du vrai George.

Le soir venu, Rex et deux hommes dont Louis font leur entrée au restaurant, il fit un signe à George qui les suivit dans la salle. Rex prit la parole :

– OK, les gars, on y va ; George, tu as tout ce qu'il te faut ?

Il répondit « OK » sans savoir, il verrait bien.

Ils sortirent tous par-derrière et montèrent dans une traction, il monta à l'avant, Rex conduisait : Il se demandait où il allait et n'osait pas poser de questions, de peur de faire une gaffe. Après tout, il était censé savoir, donc il se dit : « Faisons comme si. » Étrange sensation dans cette voiture qui faisait corps avec la route avec son bruit unique. Ce levier de vitesse sur le tableau de bord à droite du volant était une curiosité pour lui ainsi que ses portes antagonistes mais qui semblaient authentiques et vraies et n'avaient rien à voir avec ces voitures aseptisées de son époque.

Rex lui tend une cigarette.

Non, merci, répondit George.

**Rex :** Quelque chose qui ne va pas ?

**George :** Je ne me sens pas bien.

– Il faut croire, c'est pas dans tes habitudes.

Il se rabibocha de peur de soulever des soupçons.

– Donne, je la fumerai après !

Et il l'a mise sur son oreille.

D'un regard éclairé qui se voulait rassurant, Rex lança :

– Relaxe, tu vas rencontrer ta petite Anglaise, tu devrais être

Rex



content.

– Oui, tu as raison. (Il avait toujours du mal à comprendre, il pensait que cette Anglaise était sûrement une correspondante qui se trouvait pas loin.)

Trente minutes plus tard, ils prirent un chemin dans un bois qui débouchait sur une clairière, puis il aperçut deux autres véhicules, il avait compris que c'était des résistants, à leur accoutrement et à la tenue de leur arme. Ils paraissaient un peu désordonnés sans pour autant ne pas être vigilants et disponibles. Il était 11 h 30. Toutes les personnes le saluèrent avec une bonne poignée de main chaleureuse, ce qui lui procura un bien-être venant de ces hommes qui étaient prêts à jouer leur vie pour la patrie. Rex jeta un œil à sa montre : « Combien de temps ? » en s'adressant au gars avec un genre de radio à la main qui lui répondit : « Il est pas loin. » Celui-ci reprit : « On va allumer les balises. »

George reconnut les fameuses mitraillettes Stein, c'était la première fois qu'il en voyait, sa seule référence était ces films d'action où il pouvait découvrir celles-ci en particulier avec leur chargeur sur le côté. Quelques minutes après, on entendit un ronronnement qui s'amplifiait, et il aperçut un avion qui commençait son approche, il venait de comprendre l'allusion à l'Anglaise.

L'avion avait presque fini son atterrissage que tous les hommes se précipitent.

– Dépêche-toi ! s'exclama Rex.

Il comprit qu'il allait embarquer, il me serra la main et me dit : « Bon voyage ! ».

Les hommes avaient déchargé les colis, le pilote me dit : « Bonjour » en me tendant la main : « Montez ! » Je m'exécute.

– Mettez votre parachute, on sait jamais, reprit le pilote.

(Je pensais : « Pourvu qu'il n'y ait pas de problème, moi qui

n'avais jamais sauté en parachute, je n'étais pas trop rassuré. »)

– Combien de temps de vol ?

Il me répondit : « Deux bonnes heures ».

Je réalise que cette question était idiote car si ce pilote est un habitué, il doit se poser des questions à mon sujet. J'évitais d'en poser d'autres. Je découvrais le plaisir de voler dans cette espèce de coucou de collection mais qui remplissait parfaitement sa fonction. Le tableau de bord avec tous ses cadrans occupait mon attention ainsi que la vue panoramique et ses petites lumières. Le pilote, à coup sûr, un habitué de ce genre de trajet ne décrochait que quelques rares mots, ce qui m'arrangeait. Il arrive enfin à destination, un terrain d'aviation de la Seconde Guerre : Les super-forteresses devaient décoller et atterrir sur ce terrain herbeux, j'apercevais des baraques ainsi que des abris antiaériens entourés de sacs de sable. Une Jeep s'arrêta à quelques mètres. Un gradé me serra la main : « Bonjour, montez », fit celui-ci avec son accent anglais. Nous roulâmes jusqu'à des baraquements, puis je changeais pour une voiture de l'époque et 20 minutes plus tard, on stoppe devant un bâtiment.

**Le chauffeur :** Allez-y, rentrez, vous avez une chambre qui vous attend, vous devez être fatigué. Ah ! Au fait, demain, on passera vous prendre à 8 heures.

Le réceptionniste me tendit la clé et je n'avais qu'une envie, c'est de m'étendre sur un bon lit moelleux.

Simon réfléchissait : « Comment pouvais-je savoir ce que fait exactement George ? J'eus une idée, et si je laissais un message dans son portefeuille, il allait le lire et me répondre sûrement !? Il n'avait rien à perdre au contraire, je risquai sa peau plus que lui et en quelque sorte, ce serait lui rendre service. »

Sur le papier il écrit : « Je suis vous lorsque vous avez des absences de mémoire et je suis dans l'embarras pour vous remplacer, je ne connais pas votre fonction, il y a des risques pour vous, je peux moi aussi vous rendre service. Signé : Simon. »

C'était assez gonflé d'écrire ça surtout si c'est un genre

d'espion. Il se coucha en se disant qu'il verrait bien demain, car c'était une histoire à dormir debout.

Huit heures, il entendit frapper à la porte, il ouvrit : un homme le salua et lui dit de le suivre. Il monta dans une voiture et après avoir traversé quelques rues, il comprit qu'il était à Londres, il regarda le nom de la rue, Baker Street, ce nom lui disait vaguement quelque chose mais sans plus ; la voiture stoppa, le chauffeur l'invita à le suivre, arrivés à l'étage, il le fit entrer dans un bureau.

Il me laissa seul et je commençais à scruter ce bureau typique de ces années-là, des dossiers étaient en vue. Je ne bougeais pas car j'avais déjà vu ça dans des films, c'est le coup classique, laisser des dossiers en évidence pour voir si je vais les consulter. Sûrement que certains espions se sont fait coincer comme ça, enfin, je pense.

Puis la porte s'ouvrit, un homme entra, il avait une tenue militaire de l'époque, mais sans grade apparent. Il est assez grand, rouquin, il me tendit la main et enchaîna :

– Bonjour, George, le voyage s'est bien passé ?

**George** : Oui, pas de souci.

Sur son badge, je pouvais lire « Sinclar ». Il me dévisageait tout en regardant un dossier et en se chatouillant la moustache avec son index ; pas de doute, c'est bien un Anglais, il avait ce type qui ne trompe pas, cette élégance et ce flegme, on ne pouvait pas se tromper. Je me demandais s'il ne me trouvait pas différent.

Il rompit le silence et lança :

– Il paraît que vous avez perdu la mémoire pendant quelque temps ?

**George** : Oui, je ne sais pas comment c'est arrivé mais maintenant, ça va mieux.

**Sinclar** : C'est une situation un peu gênante, si cela se reproduit suivant les circonstances, je ne sais pas comment vous allez vous en sortir, vous voyez ce que je veux dire.

**George** : Oui, je vois très bien.

**Sinclar** : J'ai bien envie de vous faire passer une visite. Et il

reprit : Vous avez rencontré Aeydrich dernièrement ?

**George :** Non, je ne crois pas (avec un moment d'hésitation).

Sinclar se mit à changer de ton.

– C'est pas une réponse, qu'est-ce qui vous arrive ?

Puis tout à coup, il entendit son réveil ; d'un réflexe, il tapa dessus pour stopper la sonnerie. Il venait de revenir, « sauvé par le gong », pensa-t-il. Il avait oublié d'enlever la programmation de la veille, il était 5 heures du matin. Il s'étira car il était légèrement fatigué comme s'il vivait les événements dans la réalité. Il ne pouvait pas détacher son esprit de cette aventure. Cela devenait une curiosité, une obsession. C'était le genre de passion qui ne le lâchait pas, il se sentait impliqué dans cette histoire, il était bien décidé à poursuivre ça ; après une vingtaine de minutes, le sommeil eut raison de lui. À 8 h 30, il se réveilla, il avait bien dormi.

Il composa le numéro de Lignan même si celui-ci n'avait, semble-t-il, pas tellement cru à son histoire, il avait envie de savoir ce qu'il en penserait. Il fut surpris de sa réaction, il paraissait plus curieux que Simon l'aurait pensé. Ils se donnèrent rendez-vous.

Plus tard chez Lignan :

– Alors, racontez-moi ça, fit-il.

Simon lui raconta la suite de l'histoire en détail.

**Lignan :** Fascinant, Baker Street, vous savez, c'est là où se trouvent les agences de renseignements britanniques et si j'étais suspicieux, je penserais que vous avez inventé cette histoire.

**Simon :** Si vous pensez cela, il vaut mieux que je m'en aille.

Et il commença à se lever de sa chaise.

Lignan se reprit :

– Asseyez-vous, ne le prenez pas mal, mais dans ma profession, je suis habitué à voir pas mal de gens qui inventent des histoires. Je crois que ce n'est pas votre cas et que vous êtes sincère. Mais dans votre cas, j'ignore si votre histoire se passe dans une réalité virtuelle ou une dimension temporelle ou tout

simplement si votre cerveau ne vous joue pas des tours. Mis à part les rêves, le reste, c'est de la science-fiction. Il nous faudra une preuve pour attester que ces événements se sont bien déroulés.

– Quel genre, par exemple ?

– Lieu, personne, des faits, dans ce cas-là, on pourrait faire un lien, il y a ce Sinclar et Aeydrich, intéressant, je vais faire des recherches. Si je comprends bien, ce George Marin serait un agent double. Si vous replongez dans votre aventure, je pense que vous allez avoir du nouveau, suite à votre papier que vous avez écrit. Je pense aussi que si vous vous trouvez de nouveau avec ce Sinclar, à mon avis, vous ne risquez rien de lui cracher le morceau.

– Je doute qu'il me croie.

**Lignan :** Sauf si vous dites des vérités, là il sera bien obligé de se rendre à l'évidence. Un dernier conseil : Faites quand même attention, je ne sais pas quel danger vous pouvez courir, mais ce qui est sûr, c'est que votre corps subit les répercussions, vous voyez ce que je veux dire, des genres de stigmates et je ne sais pas quels seraient les dégâts si vous receviez une balle.

**Simon :** Oui, maintenant que vous le dites. Je me pose une question : Comment se fait-il que je retrouve une situation différente et que le temps que je passe quand je suis George dure plus d'une journée et dans la réalité, je n'ai dormi qu'une heure ou deux ?

**Lignan :** Pour les rêves, c'est normal, car notre cerveau ne tient pas compte du temps. Si cela se passe dans une autre dimension, c'est la distorsion du temps mais cela n'a jamais encore été prouvé. Pour ce qui est de la situation qui change, c'est cela qui est surprenant, vous reprenez les événements en cours, je suis sans réponse.

Après avoir quitté Lignan, Simon fit un détour par le bar du coin où il avait l'habitude de taper un billard avec des copains. Il s'adressa au barman qu'il connaissait bien :

– Salut, tu me sers un martini, s'il te plaît !

Celui-ci qui connaissait bien Simon s'étonna de sa demande.

– Tiens, tu te mets à boire de l'alcool ?

– Non, mais je veux goûter pour voir l'effet.

– Tu ne vas pas me dire que tu en as jamais bu ?

– Si, mais je veux faire un test. Dis donc, réponds-moi franchement, si tu pouvais revenir dans le passé, qu'est-ce que tu ferais ?

– Quelle question ! Je ferai en sorte d'améliorer ma vie et de ne pas commettre les erreurs du passé, et il reprit : Ça va bien ? Tu n'es pas comme d'habitude.

– Ouais, pas trop non, il faut que je me trouve du boulot et j'ai pas le niac.

– Je vois ce que c'est, t'inquiète, c'est une mauvaise passe, je connais ça, crois-moi, lorsque l'on est dans le creux, on ne peut que remonter.

– Oui, bien sûr, je vois ce que tu veux dire, mais pour cela, il faut surtout y croire ; là-dessus, il va falloir que je m'améliore sinon ça va pas le faire.

Tard dans la soirée, il rentre dans son appartement, sa journée n'avait pas été tellement excitante, il se mit à zapper les programmes de la télé et il se rendit compte que rien ne l'intéressait, il pensait trop à son aventure et n'avait qu'une envie : c'est de repartir. À bout d'arguments, il finit par aller se coucher. Il ne lui fallut pas longtemps pour plonger dans un sommeil profond.

Dans la nuit, il se retrouva dans la peau de George au bar L'Oubli. Il était assis à une table, il regarda le calendrier : 29 juillet, cela faisait huit jours qu'il avait quitté Sinclar. Il fit un signe à Marie qui se rapprocha.

– Comment ça va ? fit-il, sans réfléchir.

**Marie :** Depuis 5 minutes, ça n'a pas changé, d'un ton ironique et elle ajouta en riant : J'espère que tu n'as pas encore perdu la mémoire.

**George :** C'était pour voir si tu suivais, tu as vu Rex ?

– Hey, redescends sur terre, il s'est fait ramasser par la



Gestapo avant-hier.

**George :** Merde ! Dénonciation !?

**Marie :** Certainement, il est à la kommandantur, il ne parlera pas, il a ce qu'il faut. Des SS sont arrivés dernièrement. Ah ! Aussi, est-ce que tu vas me prendre ta fameuse lettre ou ce n'est pas encore le jour ?

**George :** Ah oui, donne-la-moi.

**Marie :** Eh bien, c'est pas trop tôt, cela fait presque huit jours que je te la propose tous les matins et tu me réponds : « Garde-la ». Décidément, tu deviens de plus en plus secret.

**George :** Je te dirais ça un de ces jours.

**Marie :** Je te laisse ; le Paul, il va se demander ce que je fais.

George ouvrit la lettre, c'était la réponse à son papier, il allait maintenant en savoir plus.

Contenu de la lettre :

« Cher monsieur, j'ignore qui vous êtes, tout comme vous de moi : Il est un fait que j'ai des pertes de conscience, c'est inexplicable. Avant de continuer à lire, assurez-vous que personne ne vous observe car cela peut être dangereux pour moi et pour vous, et une fois que vous aurez mémorisé le contenu de cette lettre, brûlez-la. Vous avez sûrement remarqué que je joue un jeu dangereux, je suis du SOE, je fournis de faux renseignements aux Boches, mon contact est Aeydrich à la kommandantur et le mot de passe est espadon. Mon nom de code au SOE est Mortimer, le réseau est Blanchette, mémorisez ces noms. Les faux renseignements se trouvent dans le troisième bouton de ma veste, il se clipse. Comme je ne sais pas quand vous allez être moi, il est possible que vous soyez obligé de livrer ces renseignements, soyez naturel et sûr de vous si vous ne voulez pas éveiller des soupçons. Marie est une personne de confiance. »

Il relut deux fois ou trois fois le contenu et répéta plusieurs fois les mots-clés dans sa tête. Il froissa le papier, le mit dans le cendrier, sortit une cigarette, craqua une allumette et mit le feu suivant dans le cendrier. Il prit son temps en buvant par petites gorgées ce martini, apparemment, sa boisson favorite en faisant

semblant aussi de fumer. Il regardait le bouton de sa veste à l'abri des regards, curieux de savoir ce qui y était caché. Il se mit à réfléchir, le voilà maintenant espion ou plutôt agent double, ce n'était pas donné à tout le monde. Simple chômeur, il était passé agent double, il y en a certains qui seraient sûrement surpris. Il écrasa sa clope et se dirigea vers les toilettes, il avait envie de savoir si le bouton contenait le message. Après avoir compris le mécanisme, il s'aperçut qu'il était vide, le vrai George avait eu le temps de livrer ses renseignements.

Il sortit des W.-C. et juste à ce moment, un groupe d'hommes à la tenue vestimentaire appropriée qui ne laissaient aucun doute sur leurs intentions et leurs identités firent irruption dans la salle. Un homme avec un chapeau et un grand pardessus en cuir s'écria :

– Gestapo ! Tous, debout contre le mur, et il rajoute :

*Los los Papir !*

J'ai eu chaud, 10 minutes avant, j'étais dans la panade. Tout le monde reste calme car même si quelqu'un est en défaut, la fuite n'est pas conseillée. Celui qui commande passe devant chaque homme qu'il scrute de son regard noir persistant et assez déstabilisant. Même sans avoir rien à se reprocher, ce n'est pas rassurant. Ce *herr* Machin avec son chapeau décortique chaque portefeuille à la recherche d'indices compromettants. Les bras en l'air, l'homme est fouillé en même temps par un soldat. Un homme eut la mauvaise idée d'ouvrir la bouche durant son contrôle, sûrement à cause de photos de famille, *herr* Machin répliqua vivement en allemand.

Le soldat envoya un coup de crosse, l'homme se plia en deux, la respiration coupée. Deux soldats lui prirent les bras et le tirèrent jusque dans la rue où un camion bâché attendait. Cinq autres suivirent.

À mon tour, je m'attends au pire.

Quelle surprise, sous son chapeau, je le vois de plus près, il est plein de cicatrices, il a été autopsié, ma parole ! Je comprends mieux la tête des autres gars qui ont été contrôlés. C'est presque une attraction de foire, ils ont dû le recoudre à la va-vite. Pas besoin d'analyse pour comprendre pourquoi il fait cette tronche,

il n'a pas besoin de se forcer pour faire la gueule, je parie qu'il joue là-dessus. Il vaut mieux rester indifférent pour ne pas l'exciter.

**Herr Machin** : *Papir !*

(C'est pas la peine de gueuler, ma beauté !) Je lui tends mes papiers.

**Herr Machin** : Vous avez peur de me regarder en face !?

– Non, vous n'êtes pas unique, j'ai vu le film *La Belle et la Bête*.

Aussitôt, *herr* Machin déballa un ordre sec en allemand, pas besoin de traduire, je monte avec les autres. Il fait un signe de tête et deux soldats m'escortent au camion. Je ne suis pas rassuré mais les six compagnons à côté de moi encore moins, leur destin dépend du bon vouloir de *herr* Machin. Celui qui a reçu un coup dans l'estomac est encore sous le choc, le pauvre gars, il n'a même pas eu le temps de réaliser ce qui lui est arrivé. Pour les cinq autres, pas besoin d'être devin pour s'apercevoir qu'ils ont peur, ils vont sûrement subir un interrogatoire en règle. Pas la peine d'essayer de sauter en marche, ce serait la mort assurée, les quatre soldats, malgré leur air impassible, installés au cul du camion, n'hésiteront pas à tirer sans sommation. C'est la première fois que j'en approche d'aussi près, c'est assez impressionnant et intimidant à la fois, ils ont l'air assez jeunes, difficile de savoir à quoi ils pensent. Je ne peux m'empêcher de les scruter, leurs bottes, leur uniforme et leur fusil, c'est fascinant, cette situation et ce moment, je ne suis pas près de l'oublier. Ils baragouinent en allemand, je n'y comprends rien. Drôle d'impression de se sentir prisonnier, c'est la première fois et pourtant, je n'ai pas peur, ces hommes ne me semblent pas hostiles, j'aurai presque envie de sympathiser.

## Chapitre 2

### Rencontre avec Hans

Après plusieurs minutes à être trimballé le derrière sur ce qui sert de siège de chaque côté du camion, on stoppe devant la kommandantur. Je l'avais aperçue de loin lors de mon arrivée, mais je ne pensais pas y entrer de cette façon. Un ordre d'un soldat nous fait comprendre qu'il faut descendre en faisant basculer la ridelle : Arrivés dans l'entrée du bâtiment, un soldat me dirige à l'écart des autres.

Puis d'un signe de la main, je comprends qu'il faut que je stoppe. Je suis anxieux, est-ce qu'ils ont découvert le double jeu de George ?

Deux minutes passent, puis un officier se dirige vers moi et me dit en français :

– Suivez-moi, Monsieur Marin.

On dirait bien que j'ai rendez-vous, oui, sans aucun doute, sûrement ce fameux Aeydrich, je pense.

Après avoir marché plusieurs mètres derrière l'officier, celui-ci frappe à une grande porte, et on entre dans une pièce, d'une hauteur de plafond assez impressionnante, une corniche en plâtre clôturé le tour de la pièce. Un grand lustre en cristal imposant suspendu trône sous une rosace de grande taille. En retrait, un bureau majestueux encombré de papiers et sur les murs, de beaux tableaux faisant sûrement partie de la collection de l'ancien propriétaire. Au sol, de grands carreaux de marbre,

cette maison bourgeoise a été réquisitionnée sans nul doute à cause de son standing. Je suis surpris par un grand SS et sa tenue impeccable, il n'y a que son regard et son faciès qui ne me disent rien de bon, et surtout sa casquette ornée d'une tête de mort n'est pas pour me réconforter. Il s'exclama en français avec un accent prononcé :

– Bonjour, Monsieur Marin, prenez place !

(On dirait que je suis invité.)

– Je suis le commandant Hans Choll, je remplace Aeydrich, si vous êtes là, c'est avant tout pour faire connaissance et faire le point.

(Tant mieux, il ne me connaît pas plus que je le connais. En tout cas, pour ce qui est de son nom, pas terrible. D'habitude, ils ont un nom qui pète comme leurs bottes, et ce portrait d'Adolf au-dessus du bureau, pas de doute, je suis bien en 43 et pas au meilleur endroit, ça, c'est sûr. Eh bien, vas-y, Monsieur Hans, fais-moi voir qui tu es. Je me méfie, ils aiment bien se mettre en valeur pour asseoir leur autorité.)

**Hans :** Nous nous posons des questions sur votre crédibilité : Est-ce que vous travaillez vraiment pour nous ou pour les Britanniques ?

**George :** Vous ne devriez pas en douter. (Je me dis qu'il ne faut surtout pas se laisser intimider, je vais devoir le bluffer et pour cela, il faut que je puise dans ma mémoire, grâce à Internet, j'ai des infos que ce Hans ne connaît même pas.)

Hans tourne en rond autour de moi du haut de sa grandeur, animé par un ego démesuré sûrement dû à son endoctrinement. Il fait claquer ses bottes sur le carrelage dans sa tenue impeccable avec sa casquette ornée d'une tête de mort. Question tenue, je l'aurai presque félicité.

**Hans :** J'ai étudié tous les renseignements que vous avez fournis et je suis au regret de vous dire que tout cela, c'est du pipeau, car même si certains événements se sont bien déroulés, vos informations nous parviennent souvent trop tard. Et je ne parle pas de certains lieux qui se sont révélés inexacts. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

**George :** J'avoue que c'est de la malchance et surtout une question de temps et il n'est pas aussi facile que cela d'obtenir des infos détaillées et justes. (Le mot « pipeau » dans sa bouche résonnait bizarrement avec son accent et me fait rire.)

**Hans :** Vous me posez un problème, Monsieur Marin, je commence à douter de votre utilité, nous avons d'autres renseignements plus fiables que les vôtres et j'ai carte blanche.

**George :** Vous voulez dire que je suis inutile et à votre merci et je suppose aussi que l'arrestation de Rex, c'est vous ?

**Hans :** Vous êtes perspicace, voyez, nous n'aurons pas de mal à le faire parler, à moins que vous ayez des renseignements de premier ordre à me donner.

**George :** Je pense que vous feriez une grosse erreur de vouloir me supprimer ainsi que Rex, après tout, je ne vous ai jamais fourni de fausses infos, vos supérieurs risquent de ne pas être contents.

**Hans :** Vous cherchez à sauver votre peau, Monsieur Marin, c'est presque un aveu, vous me décevez un peu, j'attendais mieux que ça.

**George :** (Il faut que je l'épate, sinon ça va mal tourner, puis avec sa bouche de travers, il est énervant.) J'ai sûrement quelque chose qui va vous intéresser.

**Hans :** Je vous écoute, ne me décevez pas !

**George :** (Tu vas voir, mon pote.) Peenemunde, ça vous parle ?

**Hans :** Que savez-vous ?

**George :** Wernher Von Braun, les bombes volantes V1 et V2 !

**Hans :** Surprenant, d'où détenez-vous cela, sûrement des services secrets britanniques, c'est top secret ?

**George :** Je vous l'avais dit que je n'étais pas inutile.

Hans s'absente dans la pièce d'à côté me laissant seul avec l'autre officier. Il est sûrement parti aux renseignements, j'ai suscité sa curiosité et c'est à moi de prendre la main. Grâce à cette info que j'ai vue à la télé sur Peenemunde, j'ai un train

d'avance sur lui.

Au bout de quelques minutes, Hans est de retour ;

– Voulez-vous un café, Monsieur Marin ? Intéressant ce que vous dites, dites-m'en plus.

**George :** Qu'est-ce que vous voulez savoir de plus ? ce que je sais, c'est que vous vous préparez à bombarder Londres, ils sont au courant.

**Hans :** Étonnant, mais ces informations ne m'avancent pas à grand-chose, cela veut dire que vous êtes un agent britannique et que vous cherchez à sauver votre peau, racontez-moi : Comment savez-vous tout cela ?

**George :** (Décidément, ce Hans est suspicieux.) Je suis tombé sur un dossier, disons que je me suis permis de fouiller là où je n'aurais pas dû.

**Hans :** Je suis surpris que les dossiers de ce genre soient accessibles aussi facilement !

**George :** Heu... il faut que je vous dise que je connais bien une secrétaire qui tape à la machine et je suis très intime avec elle. Et dans certains moments, si vous voyez ce que je veux dire, elle se lâche.

**Hans :** Vous êtes un drôle de Loulou, George, elle vous en a sûrement dit plus ?

**George :** (On dirait bien qu'il a gobé l'histoire, ouf !) Elle m'a dit qu'ils allaient bombarder l'usine le 18 août, ils vont y mettre le paquet, elle m'a parlé d'au moins 500 bombardiers.

**Hans :** Voilà qui est intéressant, j'espère que ces infos sont bonnes.

**George :** Authentiques, vous pouvez me croire.

**Hans :** Voilà une info de premier ordre, je crois que je vous ai mal jugé, néanmoins nous sommes le 29 juillet et nous verrons si ce que vous dites est vrai ; en attendant, vous êtes sous surveillance et je garde les otages.

**George :** J'attire votre attention, il me semble que vous gardez Max qui est en contact et qui m'organise mes voyages, cela risque d'éveiller des soupçons et des méfiances à mon sujet.

**Hans :** Vous avez raison, je dois reconnaître que vous avez

de la suite dans les idées, je le libérerai demain. Au fait, ce Max est-il au courant de vos activités ?

**George :** Pas du tout, il pense que je suis un agent qui transmet des renseignements. Dans quelques jours, vous verrez que je suis bien de votre côté.

**Hans :** Je l'espère, George.

– À bientôt, mon commandant. (Je fis un salut normal de peur d'en faire trop et n'osai pas lever la main.)

Dans le couloir, je croise *herr* Machin, toujours aussi antipathique, le lui fais un clin d'œil et je ne sais pas ce qu'il en pense. Maintenant, je vais devoir fournir une explication sur le pourquoi je suis le seul à être revenu.

De retour à L'Oubli, il s'assit à une table, il allait devoir écrire une lettre au vrai George pour tout lui expliquer. Marie vint lui rendre visite :

– Alors, tu es de retour ?

**George :** Oui, contrôle de routine, ils n'ont rien trouvé sur moi pour me garder.

**Marie :** Eh bien, tu as de la chance. Rex, lui, il y est toujours !

**George :** Je sais, j'ai plaidé sa cause, tu avais raison, c'est la SS qui commande, un nommé Hans.

**Marie :** Je t'apporte un verre.

George commença à écrire sa lettre pour tout lui raconter. Il prit soin de noter sur un petit papier, qu'il mit soigneusement dans son portefeuille, où il écrit le mot « lettre », et un « m » suivi d'un petit cœur dessiné, pour ne pas mettre Marie en défaut si quelqu'un d'autre regardait ce papier. Vu les rapports qu'il entretenait avec elle, il aurait vite compris. Il se mit au coin du bar et fit signe à Marie de venir et lui demande une enveloppe, introduit la lettre et la cacheta d'un coup de langue :

– Tiens, garde-moi ça en sûreté, je te la redemanderai.

**Marie :** OK, boss, sois tranquille, j'ai l'habitude, répliqua-t-



elle, avec son sourire.

Elle fit un signe de tête. Il se retourna et vit l'imposante stature de Louis qui entra dans la salle. D'un hochement de tête, il invita George à une table.

**Louis :** Tu es déjà là ? Tu as des nouvelles de Rex ?

**George :** Oui, je pense que demain, il sera libre. Les 6 autres qui ont été emmenés, pas encore, je pense.

**Louis :** Comment tu sais tout ça ? en lançant un regard étonné qui se voulait intimidant.

**George :** Cherche pas à comprendre, le principal, c'est qu'il soit libre.

**Louis :** Tu es fort, toi, c'est pas souvent que les SS font des cadeaux. À plus, mec, on se revoit demain. On verra ça avec Rex, s'il est là.

George était un peu anxieux, il n'avait pas intérêt à faire de dérapage ; en fait, c'était sûrement normal comme réaction vu le contexte, il ne devait pas s'attendre à des remerciements et de toute façon, il ne pensait pas à ça. Ce Louis, avec sa silhouette d'armoire à glace, avait un sacré tempérament, il n'avait pas intérêt à lui chier dans les bottes.



## Chapitre 3

### Sortie à L'Albatros

Marie vient s'asseoir à sa table :

– Dit donc, si on sortait ce soir pour se changer les idées ?

**George :** Je ne dis pas non, un peu de divertissements seront les bienvenus. On s'amuse encore, vu ce qu'il se passe.

**Marie :** Plus que jamais, il y a des fois où je me demande si tu ne débarques pas d'une autre planète.

**George :** On ne peut rien te cacher.

**Marie :** Oui, je pense que c'est ce qui fait ton charme.

Le soir même, une voiture attendait en bas de l'immeuble, Marie avait tout organisé, elle avait revêtu une super tenue de soirée, un super collier, des boucles d'oreilles assorties. Étonnamment belle avec un style Greta Garbeau, des yeux magnétiques, je n'allais pas m'en plaindre ; je la contemplais et elle me lança :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

**George :** Rien, juste que c'est le contraste, tu es superbe !

**Marie :** Il faut bien penser à vivre quand même malgré tout ça.

**George :** Oui, c'est essentiel, je devrais être habitué mais je suis toujours étonné.

La voiture se gare dans une grande avenue, elle me prit par

le bras et me dirigea vers l'entrée d'un palace : L'Albatros, qui devait faire restaurant-boîte de nuit. Ce qui était sûr, c'est qu'il n'était pas fréquenté par n'importe qui. Le portier nous fit entrer dans un hall spacieux et au bout une grande salle avec des tables et canapés, le luxe à la française de ces années-là, depuis, on n'a pas fait mieux. En passant par les vestiaires, je suis surpris de voir pas mal de pardessus et de képis allemands. Rose m'entraîne en direction d'une table libre, elle prit place sur le canapé rouge, elle s'associait bien au décor. Tout en m'installant, je fais un tour d'horizon :

– Ça fourmille de Chls ici !

**Marie :** C'est pas un souci, je préfère les voir là que dans la rue avec des flingues.

Un serveur se présenta, je lui dis « Champagne » par réflexe. Et dans la foulée : « Vous dansez ? » J'avais dit ça sans réfléchir, je m'imprégnais dans ce rôle.

**Marie :** Avec plaisir.

Je m'étonnais moi-même, peut-être que ces réflexes étaient liés à la personnalité du vrai George, c'était des impulsions, il fallait juste que je me laisse porter. Je lui prends la main jusqu'à la piste et machinalement, je lui mis une main au-dessus de sa hanche, c'était pour moi un genre de privilège que de pouvoir la toucher car sa silhouette était parfaite. Elle mit son bras sur mon épaule, une sensation unique, elle plongea son regard dans le mien. J'étais sous son emprise et franchement, je n'avais pas envie de résister. Je voyais ses lèvres bien dessinées et je n'avais qu'une envie : c'est de l'embrasser. On est en 43, c'est pas si mal, même avec tout ce progrès que je connais, on ne remplacera pas les vrais plaisirs. Je la regardais se laisser porter par la musique puis elle se rapprocha et sa tête se colla à la mienne. Elle devait se sentir vivre et se relâcher, je n'avais qu'une peur : c'est de me réveiller en 2016. Mon aura devait se mélanger avec le sien, mon esprit planait, difficile à définir mais je n'avais aucune pensée et je ne désirais plus rien. Il me semblait que plus rien n'existait autour de moi. La musique s'arrêta et je descendis de mon nuage. On repart à notre table où le champagne nous

attend.

**Marie** : Alors, à quoi nous allons boire ?

**George** : À notre amour, ou bien à la fin de la guerre ?

**Marie** : Eh bien, pourquoi pas aux deux !?

**George** : Va pour les deux !

Tout en buvant son verre, Simon contemplait ce décor, ces gens, ces uniformes. Il écoutait cette musique, ces chansons, tout cela était d'une autre époque. Ces personnes naviguaient dans leur vie avec une vision réduite, mais lui savait et s'il le voulait, il pourrait épater la galerie. Tout cela était fantastique mais aussi cafardeux et s'il n'y avait pas la belle Marie, il y a longtemps qu'il serait reparti en 2016.

Puis, tout à coup, il entendit une voix qui ne lui était pas inconnue et vit Hans avec un large sourire :

– Alors, Monsieur Marin, je vois que vous savez prendre du bon temps, vous avez bon goût. Je vous présente le capitaine Gruguer et Aeydrich que vous connaissez déjà.

Il pencha son grand buste et fit un genre de révérence en ajoutant : « Enchanté, madame », avec son accent boche. George pensa aussitôt qu'il n'était pas trop fan de ces courbettes et que Marie savait tenir ses distances.

– Enchantée, messieurs, je crois que je préfère vous voir ici qu'à la kommandantur. Asseyez-vous, vous boirez bien un verre avec nous ?

**Hans** : Cinq minutes, nous sommes attendus.

**George** : Vous venez souvent ici ?

**Hans** : Assez, il serait dommage de ne pas profiter de ce décor.

**George** : Alors, vous pensez que vous allez tenir combien de temps contre les Britanniques et leurs alliés ?

Tout à coup, il sentit une douleur dans son mollet, Marie venait de lui envoyer un coup de la pointe de sa chaussure, la douleur remonta à son cerveau.

Puis, comme si quelque chose d'insolite venait de surgir et de surprendre tout le monde, l'attitude de Hans et de ses deux

compagnons venait de se ternir. Ses yeux ne reflétaient plus l'éclat de sympathie de l'instant d'avant, ils étaient devenus froids et se braquaient sur George. Celui-ci venait de casser l'ambiance et l'assombrir pareil à un orage soudain comme il s'en produit dans les montagnes. Aeydrich et Gruguer se regardaient, ils avaient endossé cet air froid et insensible dont seuls les officiers allemands étaient capables.

**Hans :** Voilà une question arrogante et ironique, mais vous connaissant un peu, je la mets sur le compte de votre humour.

**George :** C'est surtout une réalité, vous ne croyez pas ? (Il essayait de contrôler sa douleur, la chaleur montait jusqu'à ses oreilles et Marie la fusillait de son regard fixe qui en disait long.)

**Hans :** Le Reich a des possibilités que vous ne pouvez même pas imaginer.

**George :** Avouez qu'en ce moment, vous êtes en train de perdre du terrain. (Il enfonçait le clou, pris par le jeu et tout ce qu'il savait, sans bien comprendre les conséquences qu'il pourrait en découler.)

**Hans :** Ce n'est que temporaire, il est préférable de savoir dans quel camp on veut se trouver, c'est plus sûr.

**George :** Je suis obligé de reconnaître et de m'incliner devant ces arguments convaincants.

**Hans :** Vous savez ce que l'on dit, on mesure souvent la valeur de ce que l'on possède jusqu'à ce qu'un événement nous fasse prendre conscience que l'on peut le perdre.

**George :** Je dois reconnaître que ces paroles sont dignes de quelqu'un d'une grande perspicacité, je tâcherai de m'en souvenir. (Il avait radouci ses paroles et avait compris le message de Hans qui était un avertissement.)

**Hans :** Eh bien, Monsieur Marin, je vois que vous apprenez vite mais le principal est de le mettre en pratique, profitez bien de votre soirée, à bientôt !

**Marie :** Je trouve que tu vas un peu loin.

**George :** Quelquefois, être trop gentil et conciliant éveille des soupçons, je crois que j'ai un bleu au mollet.

**Marie :** Avoue que tu l'as bien cherché ! Mais dis-moi, on

dirait que tu connais bien ces messieurs ?

**George :** Je m'attendais à cette question ; Hans, c'est lui le chef de la SS.

**Marie :** C'est à lui que tu as négocié la libération de Rex, tu as fait un marché avec lui ?

**George :** Non, je lui ai donné des renseignements.

**Marie :** De quel ordre ? On a rien sans rien ! (D'un ton qu'il ne connaissait pas.)

**George :** Une mission, une mission de bombardement mais cela ne changera rien.

**Marie :** Tu as compromis une mission pour un homme ?

Cette conversation commençait à devenir un peu tendue et inappropriée et il n'avait pas envie que certaines oreilles n'en accaparent. Marie était incisive et débattait ses questions sans retenue, suite à l'incrédulité de George. Il prit la main de Marie avec l'intention de la calmer et lui envoya d'une voix rassurante :

– Revenons, je crois que l'on doit discuter de cela en privé.

Dans la voiture, il se mit à gamberger :

(Je me pose la question : Je lui dis ou je ne lui dis pas ? Est-ce qu'elle va me croire ? Bien sûr, je pourrai lui dire pas mal de choses, et après, comment ça va se passer ? Je sais que si je dévoile un fait du même coup, je vais changer le cours des choses, c'est un effet boule de neige, je sais ce que je vais lui dire : Que ce sont de faux renseignements, c'est tout.)

Dans la chambre :

**Marie :** Alors, dis-moi tout !

**George :** Voilà, il y aura effectivement un bombardement « mission Hydra », mais j'ai donné une fausse date. (Il essayait de minimiser les dégâts, la soirée avait bien commencé mais elle risquait de mal finir et ce n'est pas ce qu'il avait envisagé, une gaffe qu'il n'allait pas renouveler.)

**Marie :** Et quand il s'en apercevra, qu'est-ce que tu vas faire ?

**George :** Je vais l'avertir la veille que la mission est

reportée.

**Marie :** Oui, cela marchera une fois et après ?

**George :** Il va falloir que je lui vende une info un peu plus crédible.

**Marie :** Tu es quoi en définitive, un agent double ?

**George :** Oui, SOE, tu connais ?

**Marie :** Je crois deviner.

Elle avait retrouvé le sourire :

– Chapeau, Monsieur Marin, en imitant la voix de Hans, si on passait aux choses sérieuses ? Et elle commença à faire un numéro de strip.

Il se réveilla le matin, Marie était là et il avait passé une super nuit. « Tiens, pensa-t-il, cela fait déjà deux jours que je suis là et je ne suis pas reparti encore en 2016, on dirait que mon séjour s’allonge à chaque fois. Combien de temps s’est-il passé dans ma réalité ? Je voudrais bien le savoir. Et si je ne repartais plus et que je reste coincé ici ? En 2016, quelqu’un prendrait ma place, ou bien je serais mort ou dans le coma. Bon, il vaut mieux que je ne pense pas trop à ça et puis pour le moment, ici, je ne suis pas mal. »

Marie se réveille :

– Ça va, Monsieur Marin ? avec un air super coquin et elle l’embrassa et reprit : Ça va, toi ?

**George :** Super, j’ai un moral d’acier et tu y es pour quelque chose, tu peux en être sûre.

**Marie :** Eh bien, super, George, qu’est-ce que tu vas faire aujourd’hui ?

**George :** Je vais d’abord descendre et boire un bon café.

**Marie :** Ça, c’est un bon plan pour commencer, je me lève et on y va.

Effectivement, après avoir bu son café, Marie reprit son travail. Il se posa une question : « Qu’est-ce que je fous maintenant ? Le vrai George a sûrement un emploi du temps, des contacts, je ne vais pas rester là toute la journée, comme agent



double, ça la fout mal. Je peux toujours lire le journal pour voir ce qu'il se passe. Allez, je vais faire un tour, je vais prendre à gauche. » (Après 15 minutes de marche, un kiosque.)

– Bonjour, je voudrais le journal du jour, combien ?

Après avoir réglé, je repars tranquillement en sens inverse. Je rentre au bar avec mon journal à la main. Rex est en grande discussion avec Marie, Hans a tenu sa parole. Je m'approche et lui tends la main :

– Ça fait du bien de te revoir !

Sa réaction me semble mitigée, je m'attendais à un accueil plus chaleureux. Il m'entraîna à une table :

– Viens, il faut qu'on cause. Je suis un peu surpris de la promptitude de sa réaction.

**Rex :** Alors, il paraît que toi aussi, tu t'es fait embarquer par la Gestapo !?

– Oui, mais ils avaient aucune raison de me garder, ils ont rien contre moi.

**Rex :** Marie m'a dit que tu avais plaidé ma cause. J'avoue que je suis étonné d'être là, c'est pas des tendres, je m'attendais au pire. Et voilà que ce matin, on me relâche sans explications. Qu'est-ce que tu leur as balancé ? Marie m'a dit que tu aurais parlé d'une certaine mission Hydra, explique !

**George :** Je ne peux pas t'en dire plus, car c'est une mission secrète et je pense que ce n'est pas encore confirmé.

**Rex :** Tu joues avec le feu, rends-toi compte des conséquences lorsqu'ils vont s'apercevoir que c'est bidon, je vais être obligé d'en informer Londres, ton boulot, c'est de récupérer des renseignements et d'en donner mais pas de ton propre chef. Si tu as compromis une mission, ça risque de chauffer pour toi.

**George :** À mon avis, tu devrais rien dire, tu sais aussi bien que moi que ces bombardements tuent souvent plus de civils que de Boches. Et si quelques bombardiers sont descendus en plus, cela ne changera pas le cours de la guerre et ce sera des civils de moins de tuer.

**Rex :** J'espère que tu dis vrai, que sais-tu de cette mission ?

– C'est une usine en Allemagne, il n'y aura peut-être plus l'effet de surprise mais vu les forces déployées, les frisés seront débordés. J'ai fait un compromis équitable.

**Rex :** Je ne suis pas sûr qu'à Londres, ils soient de cet avis.

**George :** Le plus simple, c'est qu'ils n'aient pas à se poser la question.

**Rex :** Je me laisse le temps de réflexion, à bientôt !

Cette affaire commençait à stresser George et à le tourmenter. Ce n'était pas aussi évident que cela de vouloir bien faire. Il décida de faire le vide mental, c'est une gymnastique du cerveau qu'il maîtrisait assez bien et qu'il pratiquait depuis quelques années et qu'il réussissait pas mal.



## Chapitre 4

### Retour en 2016

Il reprit conscience, il était dans sa chambre en 2016. Tout d'un coup, il venait peut-être de comprendre le mécanisme pour partir et revenir, faire le vide mental, c'était peut-être ça le truc : la première fois avec le coup de poing de Louis, il avait perdu connaissance, c'est aussi un genre de vide mental ; 7 heures du matin et il avait passé 3 jours. Bon, maintenant, qu'est-ce que je fais ? Je téléphone à Lignan ou pas ? J'ai l'impression qu'il a raison et que ce n'est qu'un rêve tout ça.

Et George, j'espère qu'il va lire ma lettre, sinon il va rien comprendre, et Marie, pas mal du tout, je donnerai cher pour en trouver une comme elle ici. Rien que pour elle, je suis prêt à repartir.

Ouais, bon, c'est peut-être mon imagination qui me joue des tours. Je ne vais pas me prendre la tête, me revoilà dans la réalité et j'ai toujours pas de boulot. Je téléphone à Lignan, après tout, ça passera le temps.

Il composa le numéro :

– Comment allez-vous, alors quoi de neuf ? fit celui-ci de sa voix enthousiaste.

**Simon** : Eh bien, figurez-vous que je suis reparti, si vous voyez ce que je veux dire.

**Lignan** : Justement, j'ai du nouveau, venez me voir, je vous attends.

Arrivé devant chez lui, la porte s'ouvrit, il était impatient de me voir, il me tendit la main :

– Entrez, vous connaissez le chemin, tenez, j'ai fait un bon café.

Il était enthousiaste plus que moi, on dirait :

– Alors, qu'avez-vous trouvé ?

**Lignan** : Je vais vous dire, mais avant, j'aimerais écouter votre aventure et après, on fera le point.

Je commence mon histoire et au bout de trois quarts d'heure séparé de quelques pauses pour boire mon café, je finis mon récit.

**Lignan** : C'est extraordinaire, vous êtes bien dans la peau de George, j'ai comme l'impression que vous vous plaisez dans ce rôle !

**Simon** : C'est vrai, Marie y est aussi pour quelque chose.

**Lignan** : Je veux bien le croire, ce que je peux vous dire, c'est que quelque chose vous relie à George, je pense que vous vous incrustez dans sa personnalité et vous aurez du mal à vous en passer, et le lien sera de plus en plus fort. Maintenant, je vais vous dire ce que j'ai trouvé, vous allez être étonné.

**Simon** : Allez-y ! Maintenant, plus rien ne pourrait me surprendre.

**Lignan** : Détrompez-vous, figurez-vous que ce Monsieur George Marin a bien existé, il s'appelle John Spencer et il est anglais, enfin, il l'était puisqu'il est décédé en 1990. J'ai pu le retrouver grâce au nom de code que vous m'avez donné.

Il était assis, le buste en avant ses coudes sur les genoux, les yeux pétillants, il donnait l'impression d'être absorbé par cette rocambolesque histoire suite à ces découvertes.

**Simon** : Incroyable, ça change tout.

– Comme vous dites, j'ai pu retrouver son identité grâce aux archives du SOE déclassifiées. Il a une histoire assez particulière, sa mission se cantonnait uniquement aux renseignements qu'il devait soutirer à l'ennemi. En contrepartie, il leur en fournissait de faux, c'était un agent double. Comme vous avez pu vous en rendre compte, c'est une situation assez

délicate qui demande des qualités hors du commun, assurance et persuasion, en bref, de sacrés talents d'acteur.

**Simon** : J'en ai fait l'expérience.

– Pour ce qui est de Marie, je n'ai pas encore trouvé mais en toute logique, elle a dû exister elle aussi, sinon cela n'aurait aucun sens. Dites-moi, est-ce que vous auriez lu un livre dernièrement qui se rapporterait à cette époque ? Ne le prenez pas mal, c'est pour mes recherches, cela ne met pas en doute votre crédibilité, au contraire, ce serait peut-être un lien.

**Simon** : Pas du tout, je ne lis pas beaucoup.

– Il y a eu aussi une polémique au sujet de ce George, les avis sont partagés sur le rôle qu'il a joué et son utilité, certains avancent même qu'il aurait pu donner de véritables informations à la barbe du SOE. Il est un fait qu'il n'a jamais été arrêté, du moins, personne ne l'a su. Certains pensent même qu'il se serait enrichi.

**Simon** : Eh bien, voilà des nouvelles surprenantes, comment vous expliquez ça ?

– Il se pourrait bien que vous ayez des facultés paranormales au-dessus de la moyenne. Et si j'en crois certains écrits, la mémoire du monde serait stockée quelque part. Il est possible que l'on puisse y avoir accès par le biais de notre mental. Et ce n'est pas si improbable que cela, car avec l'hypnose, on remonte bien le passé.

**Simon** : Ça, au moins, c'est pas de la SF.

– Vous revivez des événements du passé, c'est certain.

**Simon** : Il y a une chose, c'est que lorsque je suis dans la peau de George, il y a des moments où je ne sais pas quoi faire et je suis désorienté et le vrai George, lui sait sûrement ce qu'il a à faire.

– Vous avez plongé dans cette réalité et vous avez changé le cours des choses, c'est à vous de prendre les décisions qui conviennent, je me doute que le vrai George doit avoir les mêmes problèmes.

**Simon** : Qui vivra verra, comme on dit, en attendant, il faut que je me trouve un travail, ça, c'est ma réalité à moi.

– Vous voulez un conseil ? À votre place, j’attendrai que cette histoire finisse car il faudra bien qu’elle se termine et à mon avis, vous n’avez pas la tête en ce moment pour vous impliquer dans un nouveau travail. Croyez-moi, c’est sûrement l’affaire que de quelques jours.

**Simon :** Je vais suivre votre conseil.

– En tout cas, je continue mes recherches, bonne chance !

Après avoir traîné dans son quartier, Simon rentre chez lui et se documente car plus il en saura sur la période 43, mieux ce serait. Le lendemain, il est toujours là et trois jours plus tard, même chose. Il commence à se poser des questions et se dit que ça ne peut pas être fini, cela n’a pas de sens. Il pensait sérieusement à Marie, c’était plus fort que tous les dangers qu’il pourrait rencontrer. Il essaie le vide mental, c’est ce qui l’avait ramené. Qu’est-ce que je risque ? Il s’allonge sur le lit. Il commença à détendre tous les membres de son corps un par un, puis son cœur se mit à ralentir pour arriver à une quarantaine de pulsations par minute. Une sensation de bien-être l’envahit avec un effet de légèreté et ses préoccupations oubliées. Une énergie remonta jusqu’à son cerveau et tout à coup, il sentit tourbillonner sa conscience, propulsée comme si elle partait à la renverse. Puis, elle se stabilisa et il regarda autour de lui, il se trouvait dans une cellule. Mauvais endroit, mauvais moment, c’est le cas de le dire. Que s’est-il passé ? Il regarda dans le couloir à travers les barreaux de la lucarne de la porte, un planton en uniforme fumait sa clope. Il y avait plusieurs cellules avec d’autres prisonniers. D’une façon ou d’une autre, quelque chose avait mal tourné pour George.

– Tss, vous m’entendez !?

Une voix répondit :

– Taisez-vous, ils exécutent pour un oui ou pour un non.

Il pensa que ça avait l’air de chauffer et pour le moment, rien à faire de plus sinon attendre.

Il regarde sa montre, il n’est pas loin de midi. Tout à coup, des bruits de moteur se font entendre et en suivant des explosions suivies de rafales de mitraillettes, sûrement une

attaque. Quelques minutes plus tard, plus rien, puis le gardien s'écroule, il n'avait pas bougé et a été surpris sans rien voir venir. Quelques instants plus tard, des hommes, armes aux poings, surgissent dans le couloir au pas cadencé. Les bruits se rapprochant, je reconnais les voix de Rex et de Louis, ils ouvrent les cellules une par une. Arrivé à ma hauteur, Max me lance :

– Ça te dirait de prendre l'air ?

– Tu parles, c'est comme si on demandait à un aveugle s'il voulait retrouver la vue. Et comment ? je lui réponds.

Et il enchaîna :

– Vite, on décampe !

– Pas besoin de me le dire deux fois.

**Rex** : Je pense que l'on a 20 minutes avant que les renforts se pointent.

Je m'engouffrais avec lui dans une traction, il y avait 5 à 6 véhicules. Je me doutais que c'était une action commandos, elle n'avait duré qu'à peine moins de 10 minutes. Les autos blindées et les camions des Chls étaient en feu, du travail de pro, je pense que Max et Louis avaient dû être entraînés en Angleterre.

**Rex** : Comment ça va ?

**George** : Maintenant, bien, j'ai dû recevoir un coup sur la tête, je ne me souviens de rien. Vous n'avez pas peur des barrages ?

**Rex** : On connaît les petites routes et les barrages ne seront mis en place pas avant 15 minutes. Je pense qu'ici, pour toi, la situation est compromise.

**George** : Que s'est-il passé au juste ?

**Rex** : Ta mission Hydra, elle a réussi, l'usine a été détruite en partie et la Luftwaffe n'a pu intervenir que très peu, grâce aux Mosquitos envoyés sur Berlin. Les Allemands ont été pris de court, nous avons perdu à peine 40 bombardiers.

**George** : C'est vrai que je ne lui en avais pas parlé.

**Rex** : Qu'est-ce que tu veux dire ?

**George** : Je n'ai jamais dit à Hans qu'il y aurait des Mosquitos.

**Rex** : Et il n'y a pas que ça, avec cette info sur le convoi que



tu nous as transmise, on en a profité pour le réduire à l'impuissance et c'est pour cela que Hans est furax et que tu t'es retrouvé au trou. J'ai pensé que ça valait le coup de te sortir de là et en plus, j'avais une dette.

**George :** C'est gentil, et à L'Oubli, Marie, elle ne court pas de risque ?

**Rex :** Pas de souci, c'est une grande fille, elle a été à bonne école.

**George :** On est loin de la kommandantur ?

**Rex :** À six kilomètres environ, cette prison, c'est un genre de transit, les prisonniers n'y restent pas longtemps. C'est pour cette raison qu'il ne fallait pas traîner, ils auraient pu te transférer qui sait où. Peut-être en Allemagne, tu n'aurais pas été le premier. En plus, ici, les effectifs n'étaient pas trop importants.

**George :** Vous avez une planque sûre, vous allez devoir rester au frais pendant un bout de temps.

**Rex :** T'inquiète pas, on a tous prévu et on n'a pas l'intention de rester inactifs.

**George :** Il faut que je revoie Marie, c'est important, il faut que je retourne à L'Oubli.

**Rex :** Tu es fou, s'ils te recoincent, ils te fusillent.

**George :** Sois tranquille, j'ai un plan, je peux renverser la situation.

**Max :** Tu es gonflé, mais te connaissant, je me doute que tu sais ce que tu fais. Bon, demain, je te laisserais pas loin ; pour le moment, c'est un peu risqué. Au fait, comment tu étais au courant pour cette mission Hydra ? Ils m'ont juré qu'ils l'ont planifiée que quelques jours avant.

**George :** Ah bon, je suis étonné, quelqu'un a bien dû m'en parler à Londres, sinon, comment je l'aurai su !?

**Rex :** Oui, ça se tient évidemment, ou bien tu serais un genre de médium sans le savoir. Avec les trous de mémoire, je ne sais pas quoi penser.

**George :** Si je te disais que je suis persuadé de faire certaines choses sans pour autant en connaître la raison. Le cerveau humain, quelquefois, je ne suis pas sûr d'être moi-

même.

**Rex :** Maintenant que tu le dis, je ne suis pas surpris.

Le lendemain, George rentre au bar : Marie, surprise, écarquille les yeux.

– Qu'est-ce que tu fais là ? Les Boches te recherchent, et elle l'entraîna dans une remise, à l'abri des regards. En ce moment, ils sont en alerte et les contrôles, je ne t'en parle pas, il y a eu pas mal d'arrestations. Ils en ont déjà exécuté une dizaine au hasard.

**George :** Ça, ça n'a pas changé.

**Marie :** Tu ne peux pas rester ici.

**George :** Ne t'inquiète pas, je ne fais que passer, tu as la lettre pour moi ?

Il espérait bien que le vrai George avait répondu à la sienne.

**Marie :** Oui, mais je ne comprends pas, qu'est-ce que ça veut dire ?

**George :** Je t'expliquerai, il lui donna un baiser, je reviendrai.

Puis, il déchira la lettre en trois morceaux après l'avoir parcourue.

– Tiens, fais-la disparaître !

## Chapitre 5

### Rencontre avec Aeydrich

Il se dirigea en direction de la kommandantur. Il salua les plantons et monta les escaliers, il présenta sa carte et dit « Espadon », l'homme du poste de contrôle passe un coup de fil. Puis, un officier surgit suivi de deux soldats qui lui prirent les deux bras.

**Capitaine Gruguer :** Bonjour, Monsieur Marin, je ne vous savais pas assez idiot pour venir vous jeter dans la gueule du loup !

George répliqua de son ton ironique :

– On se connaît ?

Gruguer lui envoya un direct dans l'estomac et reprit.

– Votre arrogance est un peu déplacée, je trouve ; à votre place, je ferais moins le fier.

Gruguer était un jeune officier blond, yeux bleus, arrogant, le parfait représentant de l'Armée allemande de l'époque.

George venait de se rendre compte que la plaisanterie était de mauvais goût et que ce n'était pas le moment de faire le fanfaron. « Bon, il vaut mieux pas trop l'exciter, cet enfoiré prendrait du plaisir à me tabasser. »

Il reprit :

– Ce n'était pas nécessaire, espèce de brute, je ne vous ai rien fait, moi !

Je décidai de jouer la carte de l'idiot innocent pour rattraper

le coup, façon de parler je l'avais bien pris.

**Gruguer :** J'espère que vous avez des explications crédibles, vous risquez de regretter d'être revenu.

Aeydrich apparut :

– Gruguer, emmenez-le-moi dans mon bureau !

Celui-ci s'exécuta sans broncher.

– Asseyez-vous, George, je pense que vous avez beaucoup de choses à me dire !

**Gruguer :** J'ai toujours eu un doute dès la première fois que je l'ai vu, laissez-le-moi et vous verrez que je vais le mettre à jour.

**Aeydrich :** Calmez-vous, Gruguer, laissez-le au moins s'expliquer.

**George :** C'est vrai, ça, on ne peut pas dire que vous soyez très diplomate ! (Il faisait semblant de se plaindre d'un ton narquois en regardant celui-ci.)

Gruguer avait la pression qui montait.

**Aeydrich :** Laissez-nous, voulez-vous, Gruguer, et qu'on ne me dérange pas.

**George :** C'est un jeune loup !

**Aeydrich :** Il se calmera, il croit encore en la Grande Allemagne, mais je crains qu'il ne change d'opinion un de ces quatre.

**George :** Je pensais avoir affaire à Hans ?

**Aeydrich :** Après tous ses échecs coup sur coup, il a été rappelé sur Lyon. J'ai repris le commandement, dites-moi franchement, c'est vous qui avez transmis les infos sur le convoi à la Résistance ?

**George :** Juré que non, je n'étais pas au courant.

**Aeydrich :** De toute façon, si j'ai retrouvé mon poste grâce à cela, je suis obligé de prendre les mesures qui s'imposent. Il est un fait que vous n'aviez aucune raison de revenir, c'est un argument qui plaide en votre faveur.

Il lui tendit le paquet de cigarettes.

George pensa : « sacrée maladie ! », lui qui ne fumait pas. Il avait l'impression qu'avec son air désinvolte et désintéressé, Aeydrich cherchait habilement à le mettre à l'aise, méfiance, je

vais rentrer dans son jeu.

– Non, merci !

**Aeydrich** : Vous avez arrêté ?

– C'est temporaire, j'ai l'estomac barbouillé (ce qui était vrai).

Il reprit :

– Rassurez-vous, ce n'est pas ça qui changera le cours de la guerre, le haut commandement se débat pour faire entendre raison à ce petit caporal de pacotille.

**George** : Ce sont des paroles à ne pas prononcer n'importe où. (Je pensais tout à coup que le moral de celui-ci était à la dégringolade, il ne se faisait plus d'illusions.)

Aeydrich avait le grade de commandant à la Wehrmach et dépendait de Von Choltitz qui dirigeait Paris et sa région.

**Aeydrich** : Beaucoup pensent comme moi. Notre Führer joue au poker et il croit toujours que son bluff marche. Mais c'est peine perdue, seul Dieu pourrait nous sauver, je me demande de quel côté il est. Après tout, ce n'est que justice, comment pourrait-on accorder la victoire à ce ramassis d'assassins et de voyous arrivistes ?

George était stupéfait de cette confession, ce n'était pas ce à quoi il s'attendait. Il se demandait si ce n'était pas un stratagème pour le démasquer ; prudence, car il savait que les Allemands avaient pas mal d'avance dans tous les domaines.

– Vous ne songez pas à changer de camp ?

**Aeydrich** : Ne vous méprenez pas sur mon compte, je suis avant tout un patriote. Si nous devons perdre la guerre, c'est sans doute notre destin, mais ce qui est sûr, c'est que si vous posez la question aux soldats du front de l'Est, ils vous répondront que non. L'histoire en tirera les conclusions.

**George** : De ce côté-là, je suis entièrement de votre avis. Il me semble que vous reculez sur le front de l'Est.

**Aeydrich** : Je vais vous faire une confidence : trois divisions de panzers SS sont retirées du front de l'Est pour rejoindre la Sicile. Tout ce que je peux vous dire, c'est que ça sent mauvais lorsque l'on déplace des forces indispensables d'un côté pour les

envoyer de l'autre. Enfin, cette guerre était sûrement perdue d'avance.

**George :** Vous savez que ce sont des renseignements que je ne devrais pas savoir.

**Aeydrich :** Quelle importance, vous êtes censé être de notre côté, si je vous disais que j'ai ordre de coopérer avec vous.

**George :** Vous me voyez surpris ?

**Aeydrich :** Eh oui, c'est grâce à vous que je suis dans les petits papiers de mes supérieurs.

**George :** Je ne comprends pas !

**Aeydrich :** Votre info sur la mission de Peenemunde a surpris tout le monde, c'est remonté jusqu'au Führer. Et si vous n'aviez pas été libéré par vos amis, j'avais ordre de le faire et de collaborer avec vous.

**George :** Comme quoi, la vérité paie toujours.

**Aeydrich :** Voici l'ordre écrit de la main de Von Rundstedt.

George gambergeait :

J'en tombe de cul, on dirait que je rentre dans l'histoire, mais voyons la suite. Et maintenant, que va-t-il se passer ?

**Aeydrich :** J'ai ordre de vous faciliter la tâche. Mes supérieurs attendent tous les renseignements que vous pourrez nous fournir, ils seront les bienvenus. Je vais vous relâcher et vous mettre en condition pour cela.

**George :** Soyez plus clair !

– Vous avez besoin d'être crédible, car je suppose qu'à Londres, tout comme vos amis de la Résistance vont se poser des questions si vous réapparaîsez comme un cheveu sur la soupe. C'est pour cette raison que vous subirez une simulation d'interrogatoire musclé. Rassurez-vous, ce sera fait dans les règles de l'art, vous y survivrez.

**George :** J'espère que vous n'allez pas me mettre entre les mains de ce Gruguer !

**Aeydrich :** N'ayez pas peur, Gruguer est ce qu'il est, mais ce qu'on lui a appris en premier, c'est d'obéir aux ordres.

**George :** Je devrais être rassuré !?

**Aeydrich :** Croyez-moi, il vaut mieux ça que d'aller croupir dans un camp en Allemagne.

**George :** Si vous le dites, après tout, je n'ai pas le choix. (Il se disait qu'il pourrait revenir en 2016 et laisser cette corvée au vrai George mais quand même, pensa-t-il, cela ne serait pas trop chouette de sa part.)

**Aeydrich :** Voilà comment cela va se passer : Après votre passage à tabac, on vous transférera dans la prison et sur le trajet, on organisera votre fuite. Une voiture avec trois hommes suffit, comme on supposera qu'après plusieurs heures de torture, vous devriez être affaibli.

**George :** Je présume que vous comptez que je contacte Londres pour drainer des renseignements.

**Aeydrich :** Cela va de soi, vous n'irez pas les mains vides, je vous fournirais des informations pour que vous ne soyez pas en reste. Bien sûr, ce ne sera que des leurres. Allez-y, là, ce n'est pas le meilleur qui vous attend.

**George :** Une dernière chose, il faudra laisser mon réseau actif.

**Aeydrich :** Ne vous inquiétez pas, on va faire semblant, néanmoins, si vous pouviez minimiser les sabotages, ce serait bien.

Une heure plus tard, George se retrouve au sous-sol de la kommandantur, ficelé sur une chaise.

**Gruguer :** Alors, Monsieur Marin, je vais tâcher de ne pas trop vous abîmer, pourtant, ce n'est pas l'envie qui me manque de vous faire cracher le morceau. Mais le jour viendra où votre véritable identité éclatera.

**George :** Faites attention à ce que vous faites et ce que vous dites, vous prenez des risques.

Gruguer et un autre Chl commencèrent à lui envoyer des coups, Georges encaissait tant bien que mal. Il faisait confiance à Aeydrich en espérant que cela ne durerait pas trop longtemps.

Un centre de recherche quelque part aux USA de nos jours :

**Streiming :** Aucune nouvelle de Ed depuis hier ?

**Joé :** Non, il ne répond pas au téléphone.

**Streiming :** Allez faire un tour chez lui avec Max.

Sur place, après avoir frappé sans résultat, Joé force la

serrure.

**Max :** Il est toujours là !?

**Joé :** Oui, il n'est toujours pas revenu, d'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi il n'est pas en salle de repos comme les autres. Vise ça, c'est un collectionneur !

**Max :** Un vieux tourne-disque, ah ça, c'est intéressant.

**Joé :** Quoi donc ?

**Max :** Des chants patriotiques des jeunes hitlériennes.

**Joé :** Je crois que j'ai compris, viens, on en sait assez.

Au centre :

**Stremling :** C'est un imprévu ennuyeux, vous savez ce qu'il vous reste à faire.



## Chapitre 6

### Rencontre avec Albert

1943 : Une voiture avec à son bord Chultz et son chauffeur se dirige vers la prison, à l'arrière, George, les poignées ligotées. Chultz s'adresse au chauffeur :

– Arrête-toi devant ce bistrot, on va s'en jeter un, on n'est pas à 5 minutes.

**Le chauffeur** : Et lui ?

– T'en fais pas, il est dans les vapes et avec ce qu'il a dégusté, il n'a pas envie d'aller se promener.

Peu après, George pousse la porte et s'esquive d'un pas rapide. Une voiture ralentit à sa hauteur et la porte du passager s'ouvre. L'homme qui la conduit s'exclame :

– Vite, montez, je suis un ami de Rex !

George ne se fit pas prier pensant que cela faisait partie du plan d'Aeydrich.

– Bonjour, mon nom est Albert !

– Comment m'avez-vous retrouvé ?

**Albert** : Je vous suis depuis la kommandantur, ils vous ont bien arrangé le portrait, ça fait pas trop mal ?

– Bien assez, ce satané Gruguer a quand même pris son pied.

**Albert** : Une connaissance ?

– Oui, on peut dire ça comme ça, il vaut mieux l'éviter.

**Albert** : Une chance que vos deux gardiens se soient arrêtés

boire un verre.

– Ils pensaient que j'étais grogy. Où est-ce que l'on va ?

**Albert** : Dans un endroit sûr, vous avez besoin de quelques soins. Mauvaise journée, n'est-ce pas ?

– Oui, quelques fois, il ne vaut mieux pas savoir ce qu'il va nous arriver.

**Albert** : Vous le saviez ?

– Oui, en quelque sorte.

**Albert** : On dirait bien que vous n'êtes pas là par hasard.

– Pourquoi cette question, vous savez quelque chose ?

**Albert** : Je pense que vous faites partie des personnes que je recherche, Marie m'a donné un message que vous avez déchiré, j'ai tout compris.

– Une explication serait la bienvenue !

**Albert** : Je vais tout vous dire, d'autres nous attendent.

Trente minutes plus tard :

**Albert** : Je vous présente Elena, Étienne et Michel.

Il fit un signe à ce dernier.

– Enlève-lui ses menottes ! Elena, occupe-toi de lui !

Elle lui tendit un verre :

– Prenez ça, ça va vous requinquer.

**George** : Putain ! C'est fort, mais qu'est-ce que c'est bon !

**Elena** : Une vieille recette de famille.

Elle appliqua des compresses avec soin et au bout de 15 minutes, elle avait fini de soigner ses contusions ; Gruguer avait suivi les ordres, pas de coup qui aurait pu l'handicaper, ne serait-ce que quelques jours.

**Albert** : Bien, je crois qu'il est temps que je vous fournisse une explication, sûrement que vous devez vous demander par quel miracle vous êtes ici, comment et pourquoi vous vous retrouvez dans la peau de quelqu'un d'autre et surtout dans le passé. La réponse va peut-être vous surprendre. C'est suite à des recherches secrètes sur les ondes à basse fréquence. Le projet Inter Face qui date des années 90 sur le cerveau. Après pas mal d'échecs, les recherches ont abouti, le résultat : une machine, nom de code Gagliostro. Je n'ai pas besoin de vous dire que le

lieu aux USA est connu de très peu de gens et comme on dit souvent : secret défense.

**George :** J'aurais pourtant juré que cela m'était arrivé tout à fait par hasard et que, enfin, comme dans un rêve.

**Albert :** C'est l'effet que ça fait, mais vous devez vous demander pourquoi vous. Je vous explique : Gagliostro permet de transporter la conscience d'un humain, son cerveau, enfin, ce qui fait votre personnalité dans un autre corps d'une autre époque. Il est inutile de vous dire que c'est une technologie très pointue et qui demande pas mal de méga watts. Pour que cela fonctionne, il est impératif que l'empreinte génétique soit parfaitement identique.

**George :** Oui, mais cela ne peut se faire que lorsque l'on est en plein sommeil.

**Albert :** Exact, un genre de sommeil paradoxal et en entrant vos empreintes dans Gagliostro, le processus se met en marche où que vous soyez et au bon moment.

**George :** Assez fantastique !

**Albert :** Sauf que les personnes avec la même empreinte génétique sont rares, c'est pour cette raison que vous vous êtes retrouvé dans cette situation sans le savoir et nous non plus d'ailleurs. Il est un fait que si vous n'aviez pas assumé cet état de choses, nous n'aurions pas renouvelé l'expérience.

**George :** Quel est le but de tout cela ?

**Albert :** J'y viens, au départ juste des recherches, on a voulu en savoir plus, quelques personnes volontaires sont parties et sont revenues, mais dans le lot, l'une d'elles a pactisé avec les services allemands et on pense qu'il leur donnerait des informations capitales de notre époque sur l'armement. Ce qui leur donnerait un avantage certain sur le déroulement de la guerre.

**George :** Et vous pensez qu'il pourrait y avoir des répercussions sur notre époque ?

**Albert :** Vous avez tout compris, surtout que la personne dont je vous parle est toujours ici en 1943.

– Donc, si je comprends votre fameuse machine n'a pas de contrôle sur le retour ?

**Albert** : Encore gagné, nous ignorons où il se trouve et de plus, il a pu changer de nom.

– Mais au fait, est-ce que votre bidule peut nous renvoyer à n'importe quelle date ?

**Albert** : Affirmatif, c'est une question de temps, d'intensité en quelque sorte, nous sommes en période d'expérimentation.

**George** : Dans le fond, on pourrait changer le cours des choses.

**Albert** : Sauf que ce n'est pas comme dans la science-fiction. Il n'y a pas plusieurs branches de l'espace-temps. Il y a juste une mémoire du passé et nous pouvons la modifier, mais nous ignorons les effets que cela peut produire sur le présent en 2016. Il se peut qu'il ne se passe rien comme pas mal de choses suite à une réaction en chaîne.

**George** : En définitive, c'est quand même un peu comme dans la science-fiction.

**Albert** : Disons que l'on n'en sait rien, on préfère ne pas courir le risque. Ici, vous êtes dans une autre dimension, une autre réalité, et même si notre cerveau perçoit tout ce qui nous entoure comme réel, ne vous y trompez pas. Vous en subirez les symptômes, mais le paradoxe, c'est que nous le savons.

**George** : Comment se fait-il que vous n'avez pas fait revenir cette fameuse personne et qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle a pactisé avec les nazis ?

**Albert** : Cette personne comme vous dites qui s'appelle en réalité Ed Hoper a été choisie dans une poignée de volontaires. Il faut que vous sachiez aussi que Gagliostro est expérimental et que pour le moment, si nous avons envoyé des personnes dans le passé, nous avons pas encore maîtrisé le mécanisme pour les ramener. Les personnes reviennent uniquement par leur volonté et je crois qu'elles peuvent décider de ne pas revenir. Ne voyant pas revenir Ed Hoper le lendemain de l'expérience, nous avons vite compris qu'il était encore en 1943. Après une inspection de son appartement, on s'est aperçus que l'on avait affaire à un néonazi pur et dur.

**George** : Je comprends un peu mieux, mais comment vous est venu le doute qu'il était resté à cette époque ?

**Albert :** Tout simplement, parce que l'on avait convenu un retour au bout de vingt-quatre heures maxi, ce qui semble logique, qu'importe le temps qu'il vous semble avoir passé ici. C'est encore un autre paradoxe du temps.

**George :** Mais vous devriez pouvoir envoyer quelqu'un juste avant l'arrivée de ce Ed pour rectifier le tir.

**Albert :** Oui, sauf que l'on ne sait pas où envoyer cette autre personne pour retrouver Ed. Et il faut savoir que chaque fois que l'on remonte les événements, on est susceptible de les changer, ce n'est pas conseillé. Comme vous pouvez vous en douter, moi et mes collègues faisons tous partie du projet Inter Face et je suis là pour faire un compte rendu.

Maintenant, passons à votre mission ; vous devez à tout prix infiltrer les services secrets nazis et les mettre en confiance. Pour cela, vous allez devoir être plus fort que Ed pour attirer leur attention. Je dirai même plus il nous faut arriver à le discréditer et le démasquer. La solution est de donner des renseignements aux Allemands sur cette époque et que peu de gens connaissent.

**George :** Pas bête mais dangereux !

**Albert :** Oui, mais nous n'avons pas le choix, Ed pourrait faire encore plus de dégâts. Ah ! autre chose, prenez soin de vous car même si vous pouvez revenir en 2016, nous tenons à George pour toutes les raisons que je viens de vous citer. Bonne chance, je vous rapporte à L'Oubli, c'est Marie qui servira d'intermédiaire pour ce qui est du contact entre nous.

**George :** Encore une autre question : Comment se fait-il que l'on soit dans une réalité physique dans le passé, c'est impossible ?

**Albert :** C'est simple, c'est notre cerveau qui perçoit la chose comme telle, n'oubliez pas que c'est ce que vous croyez qui compte. Nous sommes sûrement dans une dimension suspendue dans l'espace. Pour faire simple, c'est comme si on était tous dans le même rêve mais réel. Quoi qu'il en soit, c'est encore un mystère.

Simon se met à gamberger : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire encore ? Cet Albert d'où il sort ? Le type de gars que l'on rencontre rarement, plutôt bizarre, le visage creusé taillé à la

serpe, l'air marginal ; cheveux grisonnants, sûrement pas plus de 45 ans. Difficile de lui donner un âge avec son ton basané cuit par le soleil. Il a l'air de savoir pas mal de choses et cette machine, c'est quoi ? Tout cela commence à devenir compliqué. Je me demande si mon cerveau ne déconne pas, est-ce que je ne ferais pas un voyage dans ma conscience, est-ce que c'est moi qui fabrique ce scénario ? Après tout, lorsque je reviens à mon époque, je me retrouve dans mon lit et quelle preuve j'ai ? Je vais bien voir. »

Deux heures plus tard à L'Oubli.

George rencontre Rex et lui explique qu'il avait arrangé le coup et qu'il fallait impérativement qu'il reparte à Londres et c'est ainsi que deux jours plus tard, il se retrouve au bureau du SOE.

**Sinclar** : Alors, George, quelles sont les nouvelles, il paraît que vous avez bien manœuvré les frisés ?

**George** : Je vais vous faire une confidence, je n'y croyais pas moi-même.

**Sinclar** : Oui, il faut bien reconnaître que vous avez pris un risque, dévoiler une mission qui n'était pas encore sur les rails ! D'ailleurs, j'en arrive encore à me demander : comment vous en avez pris connaissance ? C'est à croire que vous avez un espion dans mes services.

**George** : Des bruits de couloir.

**Sinclar** : Vu vos états de service, je ne vous en tiendrais pas rigueur. Mais à l'avenir, je compte sur vous, prenez-en note. Heureusement, Max nous a contactés et l'état-major a envoyé des Mosquitos supplémentaires sur Berlin. Tout cela s'est bien terminé, vous avez sauvé le réseau et votre crédibilité, il faut en profiter.

**George** : Oui, je peux vous dire déjà que le moral de certains hauts gradés se détériore. Une information sûre que je tiens d'Aeydrich : trois divisions panzers SS sont déplacées du front de l'Est vers la Sicile.

**Sinclar** : Parfait, tenez, voici les informations à faire passer, mémorisez-les.







## Chapitre 7

### Centre de recherche Inter Face, 2016

**Streming :** Bien, maintenant que George est au parfum, il va falloir lui refiler une information capitale pour asseoir sa crédibilité.

Streming était le directeur du Centre de recherche, avait fait des études sur le cerveau et aussi un passage à la Darpa, choisit, ainsi que Joé, pour ce projet qui faisait partie d'une branche secrète du Pentagone (Project of defense brain action) que le général Carson supervisait. Cette recherche parmi d'autres était confidentielle et connue de très peu de monde.

**Joé :** Il faudra compter avec ce Ed, j'ai pu me rendre compte qu'il a étudié les faits de cette époque à la loupe.

**Max :** Il nous a bien eu celui-ci, la tâche de George ne sera pas facile.

**Streming :** Heureusement pour nous, certaines archives de cette époque sont encore tenues secrètes. J'ai contacté le Pentagone, cela n'a pas été facile de les convaincre, ils ne croient pas trop à nos recherches, même avec toutes les preuves que l'on puisse fournir. Ils ne pensent pas qu'il y ait des incidences sur le présent. Néanmoins, ils ont quand même accepté de nous envoyer des infos sur deux missions datant de la période 43. On devrait les recevoir d'un moment à l'autre.

**Joé :** Je pense que dès que l'on a l'info, il faut que je reparte dans la peau d'Albert. Je pense aussi qu'il est bon de surveiller

les événements, mes trois autres contacts doivent me faire un compte rendu.

Joé était en quelque sorte le bras droit de Streming, son homme de confiance, il avait endossé la peau d'Albert, un solitaire qui vivait retiré non loin du repaire des résistants.

**Max :** En tout cas, mieux vaut être minutieux et ne pas se tromper de date et de mission. Cela pourrait mettre George hors circuit et en danger.

**Streming :** Dites-moi pourquoi nous avons choisi l'année 43 pour nos premières expériences ?

**Joé :** La curiosité, toujours la curiosité !

**Streming :** Eh bien, c'est vrai que c'est un vilain défaut, sûrement un genre de péché originel.

**Joé :** Vous venez de remettre au goût du jour un problème vieux de plusieurs milliers d'années.

**Streming :** Laissez tomber.

**Max :** Possible que ce soit aussi un genre de providence, rien n'arrive sans raison.

**Streming :** Vous venez de soulever une drôle de question ! Savez-vous ce qui nous pousse à faire les choses sans les abandonner et sans les remettre en question ?

**Joé :** L'amour et la passion sans doute.

**Streming :** Oui, l'amour, le temps qu'il dure ; la peur, même chose ; la haine, idem, mais il y en a deux qui surpassent toutes les autres.

**Joé :** Lesquelles ?

**Streming :** La nécessité et l'instinct de survie et c'est peut-être cela la providence.

**Joé :** Alors, dans ce cas, nous sommes la providence.

**Streming :** On peut le voir comme ça, et dites-moi pourquoi certaines personnes ont des facilités et d'autres sont obligés de se battre ?

**Max :** À mon avis, c'est une question qui demeurera toujours sans réponses à cause des vastes paramètres que cela implique.

**Streming :** Je crois que vous avez dit le mot de la fin. Ah ! Julia, entrez, vous avez le dossier ?

**Julia** : Oui, voilà, monsieur.

**Streiming** : Merci, vous pouvez disposer, il parcourut le dossier avec attention. Ça va être à vous de jouer, Joé, en lui tendant le dossier. Il ne vous reste plus qu'à l'apprendre par cœur, vous avez mon feu vert dès que vous êtes prêt. Pour en revenir à Ed, sous quelle identité il opère ?

**Joé** : Sam Delbrel, mais je suppose qu'il a dû changer de nom.

**Streiming** : On a une photo de lui ?

**Joé** : Oui, bien sûr, mais le problème, comment la faire passer à George ?

**Streiming** : Oui, cela ne nous avance pas à grand-chose.

1943 :

Au bar L'Oubli, George est revenu de Londres :

– Ça va, Marie ?

**Marie** : Oui, j'ai un message de la part d'Albert.

**George** : Ah, je vois, tu me sers un verre, je vais m'asseoir.

Il lut avec attention, le message était clair.

Deux jours plus tard, il gravit l'escalier de la kommandantur de ce grand immeuble bourgeois réquisitionné que les Allemands affectionnaient tout particulièrement. Ses marches de marbre blanc tranchaient avec la rampe en fer forgé noir et doré. Il avait hâte de remplir sa mission. Arrivé sur le palier du premier étage qui surplombait le hall, un soldat lui ouvrit la porte du bureau d'Aeydrich et après les salutations d'usage, celui-ci aussitôt le demanda si son voyage s'était bien passé.

– Très bien, lui répondis-je, ils sont très contents de l'info que je leur ai fournie. Et j'enchaînais aussitôt : Et du côté de la Sicile, je suppose que les panzers divisions sont en action ?

**Aeydrich** : Oh ! vous savez, elles sont là uniquement pour de la surveillance au cas où les Alliés voudraient remettre ça.

**George** : Dois-je comprendre que vous les avez repoussés ?

**Aeydrich** : Assurément, on dirait que vous n'êtes pas au courant.

**George** : J'avais cru comprendre qu'il y avait urgence.

**Aeydrich** : Non, pas du tout, leur première tentative de débarquement a complètement échoué, le fameux officier des services secrets retrouvé mort sur une plage avec une sacoche et des plans était un leurre, c'était un peu gros pour être vrai. Des informations plus fiables nous sont parvenues.

**George** : Étonnant, donc j'ai l'impression que votre moral est revenu au beau fixe.

**Aeydrich** : C'était juste une petite diversion, rien de grave, un genre de test.

La porte s'ouvrit.

– Comment allez-vous, Monsieur Marin ?

**George** : Vous ici !? Tiens, je vous croyais à Lyon ?

Hans fit son entrée, aussi fier et rutilant qu'au premier jour. George se demandait s'il n'avait pas une rancœur contre lui depuis l'entrevue à L'Albatros. Bien au contraire, il était plutôt jovial. Il s'avança d'un pas assuré avec ses grandes bottes, le buste gonflé, et se positionna à la gauche d'Aeydrich.

– Je ne suis jamais parti, voyez-vous, mettez-vous à notre place. Malgré l'information sur le raid, nous voulions être sûrs. Par contre, notre haut commandement est très satisfait nous avons pu évacuer l'usine et la transférer grâce à vous. Les Alliés croient qu'ils ont réussi, mais ils ont bombardé que des structures vides.

**George** : Voilà de bonnes nouvelles, mais dites-moi, et sur le front russe, comment cela se passe ?

– Je vais vous surprendre, les armes secrètes du Führer sont arrivées et les Russes reculent.

**George** : Impressionnant ! Je n'ai jamais douté de la supériorité du Reich dans le domaine des armes. Et ces armes secrètes, c'est quoi exactement ? (Mince, ils auraient dû perdre la bataille de Kursk.)

**Hans** : Des missiles guidés et performants montés sur nos chasseurs, c'est imparable. Et bientôt, nous aurons notre chasseur à réaction en quantité suffisante qui nous assurera la suprématie aérienne.

**George** : Eh bien, je dois dire que je m'incline devant cette

avalanche de bonnes nouvelles. (Les informations d'Albert que je dois transmettre deviennent obsolètes, il va falloir improviser en puisant dans mes souvenirs.)

– Dites-moi, Aeydrich, je crois que cela se fête. N'auriez-vous pas une bouteille de champagne en réserve ? (Jouer la carte du bon patriote pour en savoir plus.)

**Hans :** Eh bien, je vois que vous avez le sens du savoir-vivre ; au fait, est-ce que vous avez des renseignements intéressants à nous communiquer ?

**George :** Oui, je crois que vous allez adorer.

**Aeydrich :** Je vous fais confiance et votre talent n'est plus à mettre en doute.

**George :** J'espère que Gruguer est plus docile, lui, il a le talent de me mettre en rogne !

Hans et Aeydrich se mirent à rire.

Le courant de sympathie s'installe, c'est ce que voulait George.

**Hans :** Alors, qu'avez-vous appris ?

**George :** Dites, si on allait le boire ce verre, je meurs de soif !

**Aeydrich :** Par ici, c'est notre salle de réunion, elle est réservée aux grandes occasions et je crois que c'en est une.

Hans se courba légèrement et tendit son bras pour lui laisser le passage par courtoisie :

– Après vous, George, j'ai douté de vous mais je dois dire que je suis agréablement surpris. Nous allons lever nos verres au Reich.

**George :** Ah ! Gruguer, vous étiez là !

Celui-ci était planté au milieu de la pièce attendant les événements.

**Gruguer :** Bonjour, Monsieur Marin, votre enthousiasme n'est pas réciproque.

**George :** Allons, Gruguer, relaxe. Est-ce que je suis rancunier ? (Eh bien, si ça continue comme ça, je vais avoir droit à un costume gratuit et la croix de fer.)

– Bien, maintenant, je vous dis ce que je sais. Votre usine de production d'eau lourde en Norvège va être sabotée.





